

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE ÈS ARTS (PHILOSOPHIE)

PAR

DENIS GOUIN

B. Sp. PHILOSOPHIE

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE AU SÉMINAIRE  
DE TROIS-RIVIÈRES, 1863-1967

AVRIL 1980

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

2<sup>e</sup> résumé du mémoire de maîtrise en philosophie

Titre: "L'enseignement de la philosophie au Séminaire de  
Trois-Rivières, 1863-1967"

Par: Denis Gouin, B.sp.Ph.

Ce mémoire de maîtrise en philosophie porte sur l'enseignement de la philosophie au Séminaire de Trois-Rivières pour la période allant de 1863 à 1967.

Ce mémoire est divisé en quatre chapitres principaux. Le premier chapitre s'attache à poser quelques jalons d'une réflexion théorique sur ce domaine d'étude qu'est la pensée au Québec. Dans ce chapitre, nous indiquons entre autres un certain nombre de raisons en faveur de ce champ d'étude ainsi que l'orientation dans laquelle s'est engagée cette étude.

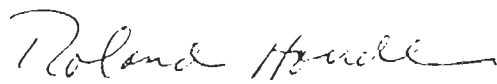
Le second chapitre porte sur une mise en contexte de notre objet d'étude pour mieux le situer au plan historique, idéologique et institutionnel. Nous faisons alors une brève étude de certains éléments de ce contexte tel le développement du thomisme en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle et celui des idéologies au Québec à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Le troisième chapitre décrit un premier aspect de la vie philosophique au Séminaire de Trois-Rivières: celui de l'enseignement proprement dit et tout ce qui s'y rattache. C'est ainsi que sont étudiés les professeurs (origine, études, évolution de leur formation

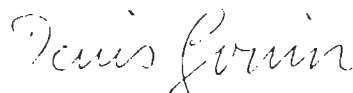
académique), les programmes d'études en philosophie ainsi que les étudiants (statistiques). Il est évident que ce sont là avant tout des matériaux ou des informations empiriques qui serviront au niveau de la confection d'une histoire globale de la philosophie au Québec et même à l'élaboration d'une théorie sur cette histoire.

Le quatrième chapitre fait quant à lui une étude des productions académiques en philosophie. Pour cela, une analyse des débats et discours de l'Académie St-Thomas d'Aquin (cercle d'étude du Séminaire) a été entreprise spécialement pour la période allant de 1925 à 1962. Le parcours de tout cet ensemble de productions a d'abord permis de dégager un certain nombre de thèmes caractérisant la pensée et la philosophie de l'époque et d'en tirer certaines lignes d'évolution dans le temps.

Le présent mémoire ou étude a permis deux choses principales: d'abord de caractériser globalement la philosophie comme pédagogie dans le contexte du collège classique et de montrer ou d'indiquer la place de choix qu'occupait cette discipline dans l'ensemble du savoir dans le Québec traditionnel tout en mesurant son évolution.



LE DIRECTEUR DE  
RECHERCHE



LE CANDIDAT A LA MAITRISE ES ARTS  
EN PHILOSOPHIE

Date: 30-04-1980

## TABLE DES MATIERES

	Page
INTRODUCTION.....	I
 CHAPITRE	
I. REFLEXIONS THEORIQUES.....	8
I.1 Conditions propres à cette étude.....	9
I.2 Motivations en faveur d'une étude du passé philosophique.....	15
II. LE CONTEXTE IDEOLOGIQUE ET INSTITUTIONNEL (EUROPE ET QUEBEC).....	26
2.1 Le développement du thomisme en Italie au 19 <sup>e</sup> siècle.....	28
2.2 La conjoncture idéologique et politique au Québec au 19 <sup>e</sup> siècle.....	37
2.3 La philosophie au Québec: quelques données d'ordre institutionnel.....	41
III. L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE AU SEMINAIRE DE TROIS-RIVIERES (1863-1967).....	50
3.1 Les professeurs de philosophie.....	52
3.2 L'enseignement philosophique.....	59
IV. L'ACADEMIE SAINT-THOMAS D'AQUIN: HISTOIRE ET PRODUCTIONS.....	74
4.1 Historique et organisation.....	75
4.2 Les productions: analyse thématique.....	80
4.3 Périodes de production et analyse de l'évolution des thèmes.....	III
CONCLUSION.....	125
BIBLIOGRAPHIE.....	128
ANNEXES.....	133
1. Liste des professeurs de philosophie de 1863 à 1967.....	i
2. Statistiques étudiantes en philosophie pour les années allant de 1863 à 1967.....	ii
3. Tableau de l'évolution des clientèles étudiantes en philosophie.....	vi
4. Lettre circulaire de Mgr Laflèche concernant l'Encyclique Aeterni Patris.....	vii
5. Note critique .....	ix

Mes remerciements les plus sincères vont à  
Monsieur Roland Houde, professeur à l'Université du  
Québec à Trois-Rivières pour avoir bien voulu accepter  
la direction de ce mémoire ainsi qu'à Monsieur Jérôme  
Laperrière, des Archives du Séminaire de Trois-Rivières \*  
pour l'aide précieuse qu'il m'a fournie lors de la  
consultation des documents nécessaires à la confection de  
cette étude.

D. G.

\* Entendons ici le "Petit Séminaire" de Trois-Rivières,  
puisque notre étude a porté sur l'enseignement de la  
philosophie au Petit Séminaire et non au Grand Séminaire.

## Introduction

## INTRODUCTION

Les préoccupations marquées à l'égard du passé philosophique québécois datent tout au plus d'une vingtaine d'années. Il y a bien eu depuis le début du siècle quelques articles et études à caractère historique sur le passé philosophique. Nous songeons entre autres ici aux travaux d'Hermas Bastien et Mgr L. A. Pâquet. (1) Mais nous devons constater que jusque vers les années soixante notre passé philosophique n'a guère suscité d'intérêts majeurs chez les intellectuels. On peut attribuer une série de causes à cet état de fait, mais il en est une à caractère historique qui ne saurait être laissée sous silence. Il semble en effet que le changement culturel opéré dans les années soixante au Québec soit à l'origine de ce renouveau envers tout ce qui touche le passé et notamment envers l'héritage intellectuel éloigné.

Pour être plus précis, pour décrire ce phénomène de façon correcte, nous devrions plutôt qualifier ce changement de véritable rupture. Ce serait donc en vertu de cette rupture entre le passé et l'orientation autre de notre histoire présente qu'il nous serait permis de considérer aujourd'hui le passé culturel, et plus particulièrement philosophique comme objet d'investigation. En un certain sens, c'est parce que cet héritage est devenu autre que l'on peut justement s'en permettre l'étude avec un minimum de détachement.



La présente recherche essaie de se situer dans cette optique en étudiant l'activité philosophique au Séminaire de Trois-Rivières pendant une période d'un siècle.

Reconnaissant le besoin de situer notre objet d'étude au sein d'un contexte théorique plus vaste, le premier chapitre s'emploie à livrer quelques éléments de réflexion à propos de ce domaine de la pensée au Québec. Deux questions orientent cette interrogation: quelles sont les conditions rendant possible une étude de la pensée québécoise et quelles en sont les motivations directrices ? Poussant plus loin cette mise en contexte, le second chapitre essaie de tracer un portrait de la situation où avait à évoluer et se développer la philosophie à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et début du XX<sup>ème</sup> siècle. Nous y étudions brièvement le développement du thomisme tant en Europe qu'au Québec et faisons état des coordonnées institutionnelles sous-tendant son développement comme pratique pédagogique. Dans le troisième chapitre, nous dressons le portrait du professeur de philosophie sous ses différents angles et nous complétons par un coup d'oeil sur l'enseignement proprement dit, c'est-à-dire principalement les programmes d'études. Ce chapitre offre un caractère avant tout descriptif et cerne davantage l'aspect externe de la pratique philosophique. Le dernier chapitre s'attache à l'analyse des productions théoriques de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin, notamment pour la période 1925-1962. Leur étude contribue à fournir une idée plus fine de la pensée philosophique en rapport avec certaines questions et problèmes sociaux. A titre d'exemple, le féminisme, la montée du laïcisme dans

l'Eglise, les méfaits de l'américanisme sur la société canadienne-française trouvent un écho dans les débats de l'Académie St-Thomas d'Aquin. Les productions sont regoupées principalement dans les cahiers de délibération de l'Académie, cercle d'étude que tout collège classique possédait alors. On ne retrouve pas uniquement parmi ces productions sous forme de discours des exposés à caractère académique et scolaire des étudiants, mais aussi des interventions fort instructives de la part de professeurs, d'intellectuels, de religieux et même d'hommes publics engagés sur la scène sociale et politique. D'où leur intérêt. Il va sans dire que ces débats jouissaient d'une audience respectable dans la communauté trifluvienne. Cette Académie a longtemps constitué à notre connaissance le cercle intellectuel par excellence de la région.

On serait tenté ici de formuler l'interrogation suivante, à savoir pourquoi s'intéresser à des productions scolaires de caractère banal pour connaître la pensée d'une époque. N'eut-il pas valu mieux s'en tenir à une solide étude de la philosophie en milieu universitaire ? L'intérêt pratique d'une telle recherche réside un peu dans le fait que beaucoup de gens en titre dans la société participaient à ces débats qui se voulaient le prolongement de l'enseignement académique, mais aussi que le collège classique a longtemps constitué au Québec la pierre d'assise de tout le système d'enseignement. Comme le dit le sociologue Jean-Charles Falardeau à propos du système d'enseignement du Québec de la fin du XIXième et du

XXième siècle , "La pierre d'angle du système d'enseignement canadien n'est pas l'Université mais le collège classique" (2), voulant montrer par là l'importance du creuset que constituèrent les collèges classiques pour la diffusion des idées. C'est par ce biais privilégié que la philosophie fit son entrée comme discipline enseignée et que pouvaient se transmettre des générations durant un même système de pensée, des mêmes catégories mentales et psychologiques.

Ce troisième et quatrième chapitre constitueront un peu l'achèvement de la présente étude tout en permettant de mieux nous situer par rapport à ce passé philosophique et de l'articuler au contexte général d'époque duquel il émerge.

Pour l'élaboration de cette étude, la consultation d'archives a évidemment été nécessaire. Nous avons d'abord dû consulter les annuaires de l'institution, les catalogues de la bibliothèque, les cahiers (procès-verbaux) de l'Académie St-Thomas d'Aquin disponibles, soit ceux du début de l'Académie vers 1865 et à partir des années 1925 à 1962, les journaux et revues qui faisaient un compte-rendu des débats de l'Académie St-Thomas d'Aquin. (3)

Il est évident que cette étude ne comporte pas une fresque d'ensemble de tout le développement philosophique québécois puisque bien d'autres aspects et secteurs d'activités des philosophes québécois sont à scruter de plus près. Cette recherche se veut une contribution limitée à un champ d'étude

dont on commence à peine à explorer le sous-sol, si l'on peut s'exprimer ainsi. Des études ont jusqu'à ce jour été menées sur la philosophie universitaire au Québec, mais la philosophie telle que pratiquée dans les collèges classiques n'a presque pas fait l'objet d'études spéciales. Ce n'est évidemment qu'avec le temps qu'une vision plus globale du développement philosophique pourra s'esquisser et qu'une théorie sur la place de la philosophie au cours de notre histoire intellectuelle passée pourra s'élaborer.

## Notes:

1. Comme travaux de ces deux auteurs, on peut d'abord citer de Mgr Pâquet le chapitre "Coup d'oeil sur l'histoire de l'enseignement de la philosophie au Canada-français", tiré des Etudes et appréciations, Mélanges canadiens, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1918, pp. 141-207, et d'Hermas Bastien, L'enseignement de la philosophie au Canada-français, tome I, Montréal, Albert Lévesque, 1936, 197 p.
2. Falardeau, Jean-Charles, L'essor des sciences sociales au Canada-français, Québec, Min. des Affaires culturelles, 1964, p. 27.
3. Comme nous l'avons mentionné, les Archives du Séminaire ne possèdent des cahiers vraiment complets de l'Académie St-Thomas d'Aquin que pour la période allant de 1925 à 1962. Pour ce qui est de la période antérieure à 1925, on ne possède aucune pièce si ce n'est qu'un cahier de discours datant de 1867, puisque ceux-ci ont brûlé dans l'incendie du Séminaire en novembre 1929. Cette affirmation est rapportée dans cet article: "Le Cinquantenaire de l'Académie St-Thomas d'Aquin", in Le Ralliement, nov.-déc. 1933, pp. 18-20.

## Chapitre I

## I. REFLEXIONS THEORIQUES

L'étude entreprise à propos de cet aspect de la philosophie québécoise présuppose à la fois un cadre théorique et un contexte plus historique. Dans le présent chapitre, nous essaierons respectivement de fournir quelques éléments de ce cadre théorique et d'exposer un certain nombre de raisons en faveur de ce type d'étude. Par cadre théorique, nous entendons les conditions rendant possible l'étude de cet objet que constitue le passé philosophique québécois pour notre conscience actuelle.

### I.I Conditions propres à cette étude

Il est certes légitime de se poser l'interrogation suivante à propos de la présente recherche: qu'est-ce qui fait que nous, de la fin du XXI<sup>ème</sup> siècle, soyons intéressés à ce passé philosophique québécois et qu'est ce qui rend possible un tel type d'étude.

Pour répondre à cela, il faut examiner la mutation qui a affecté la société québécoise depuis une vingtaine d'années et la rupture qui l'a manifestée et que l'on situe généralement vers 1960. Il ne faut tout de même pas donner à cette date une valeur magique puisque cette rupture a marqué l'aboutissement plus visible de processus, de dynamismes et de forces qui agissaient déjà depuis une trentaine d'années au sein de la

société québécoise. Et ceci tant au plan économique que culturel. En un sens, les années 1960 marquent davantage une date symbolique puisque les changements et transformations de toute sorte se sont alors manifestées de façon radicale en rapport avec un mode de vie jusqu'alors plus traditionnel.

Qu'a signifié ce moment de rupture au sein de notre société et culture? Cette rupture a au moins permis deux choses pour le propos qui nous intéresse ici. D'abord un mouvement de distanciation avec les différentes formes du passé, et spécialement le passé philosophique. Elle a aussi permis dans un second temps de faire ressentir ce passé autant intellectuel que philosophique comme "autre", et même certaines productions tels les discours comme des phénomènes idéologiques, ou des éléments alors devenus lointains en regard de l'orientation nouvelle de l'histoire.

Ce passage successif d'une chose à l'autre fut en quelque sorte nécessaire pour que le passé soit constitué comme objet d'étude et d'investigation. Cette investigation à l'égard du passé a été menée d'abord par les sciences humaines telle l'historiographie, puis par les sciences sociales depuis une quarantaine d'années, la littérature, et finalement par la philosophie depuis peu, soit une dizaine d'années.

Il est évident que ces deux moments sont aussi présents non seulement en philosophie mais bien aussi



dans l'élaboration des sciences humaines et exactes.

Nous nous arrêterons brièvement sur les conditions de formation et de constitution des sciences humaines. Au fond, comme le souligne Fernand Dumont, les sciences naissent et se construisent à partir d'un contexte polémique où elles dénieront les discours antérieurs comme idéologies.

"La science de l'homme fait de même. Elle n'est possible que par dénégation des idéologies. Non pas par une critique préalable qui serait comme un nettoyage du terrain où ensuite pourrait se poursuivre la recherche rigoureuse, mais par le processus même de construction de l'objet scientifique." (I)

La distanciation et la dénégation constituent donc deux moments nécessaires à la fois pour la formation des sciences humaines et la tenue d'un discours théorique sur le passé de la philosophie.

Pour convenir avec de telles vues, il faut évidemment mettre de côté les visions naïves de la connaissance colportées à travers les âges selon lesquelles la science se porte vers des sphères de la réalité toutes organisées ou même des objets déjà formés antérieurement au regard de la conscience sur eux, un peu comme si le sujet ou même le contexte immédiat n'imposaient pas des conditions à partir desquelles se fait la connaissance. Ces influences ou conditions externes jouent évidemment de façon plus marquée dans l'élaboration même des problématiques et des objets d'étude en sciences

humaines que dans les sciences naturelles.

Notre objet d'étude, au point de vue de sa constitution, n'est donc pas si loin de ces idéologies du passé puisqu'il en est solidaire dans une certaine mesure, s'étant organisé à même celles-ci.

Pour illustrer pratiquement ce phénomène, il suffit d'examiner brièvement comment se sont constituées les sciences humaines comme disciplines autonomes tant en Europe au XVIII<sup>ème</sup> siècle qu'au Québec dans les années 1920 (pour certaines de ces sciences).

Comme nous l'avons souligné antérieurement, la naissance des sciences humaines s'est effectué dans un contexte de crise et de polémique. Les sciences humaines telles la psychologie, l'historiographie et la sociologie ont connu un développement marqué à partir des XVIII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles qui se faisait dans un univers de contestation de certains principes philosophiques et théologiques jusqu'alors prévalant. Ces principes ne parvenaient plus à fournir une interprétation exhaustive de la réalité.

La naissance et l'expansion des sciences humaines au Québec au XIX<sup>ème</sup> et surtout XX<sup>ème</sup> siècle emprunte un peu la même avenue et offre par conséquent des traits analogues avec la situation européenne. Au Québec où ces sciences humaines ont tardivement fait leur apparition (leur implantation institutionnelle date de 1920), elles avaient à se frayer

un chemin entre la théologie et la philosophie. Et ceci d'abord à un plan institutionnel.

Ces deux disciplines occupaient alors dans le champ du savoir une position dominante et les autres disciplines devaient s'organiser en fonction de celles-ci et articuler leurs préoccupations dans leur sillage. Les études de sociologues québécois sur l'histoire de leur discipline tels Falardeau et Fournier (2) fournissent une preuve évidente de la dépendance marquée dans laquelle étaient les sciences sociales par rapport aux disciplines théologique et philosophique. Trois exemples suffisent à illustrer cette relation de dépendance à la fois institutionnelle et gnoséologique.

La philosophie a longtemps occupé dans le système d'enseignement québécois une place de premier ordre comme "reine des sciences" en vertu d'un contexte social qui faisait que les membres du clergé et de la petite bourgeoisie la valorisaient un peu à la manière d'un capital. Cette position élevée dans la hiérarchie du savoir dévolu à la philosophie lui vaudra une place stratégique de contrôle dans les institutions de haut savoir tels les collèges et les universités.

Venons-en au premier exemple. Il suffit de rappeler que lors de la fondation de l'Ecole des Sciences sociales, économiques et politiques de l'Université Laval en 1938, cette institution fut affiliée à la Faculté de Phi-

philosophie non pas tant en vertu de motifs d'ordre administratifs mais plutôt en raison de ce que nous avons décrit précédemment, c'est-à-dire une certaine conception du savoir et des différentes disciplines le constituant.

La même situation avait prévalu à l'Université de Montréal quelques années auparavant lors de la fondation de l'Ecole des Sciences sociales où l'enseignement qui y était dispensé se voulait "d'orientation thomiste, pontifical et national".

Enfin, dernier exemple, suffit-il de rappeler que l'historiographie au Québec est née dans un contexte de crise au milieu du siècle passé, notamment avec F.X. Garneau. Le recours à l'histoire se voulait alors un moyen de démontrer, contre les prétentions adverses, que les Canadiens-français possédaient bien une histoire. Le fait d'écrire cette histoire du peuple canadien-français fournissait en même temps une représentation de la société d'alors. Les intellectuels d'ici vivront longtemps de cette représentation et de cette interprétation de l'histoire. Ce n'est qu'au XXI<sup>ème</sup> siècle que certains historiens tenteront de se dégager peu à peu de ce cadre. Le même phénomène (c'est-à-dire le certain dégagement par rapport à une interprétation de l'univers) prévaudra en philosophie dans les années 1950 et 1960, époque où les intellectuels chercheront peu à peu à se distancier et bientôt à s'émanciper des représentations de la société traditionnelle.

## I.2 Les motivations directrices

La rupture des années soixante a eu assez de répercussions pour influencer profondément sur le développement de la discipline philosophique. Cette rupture transforma non seulement sa localisation dans le champ du savoir mais affecta aussi sa pratique. Passant du rôle de discipline régulatrice à un rôle beaucoup plus humble de clarification idéelle ou de critique, celle-ci a dû par conséquent se réorganiser en fonction du nouveau contexte. L'objet du présent chapitre ne vise pas d'abord à rendre compte de cette mutation intrinsèque de la discipline, mais bien d'indiquer à ce stade-ci un certain nombre de raisons ou de motivations pouvant orienter une interrogation sur le passé philosophique. Une fois que nous aurons exposé et examiné celles-ci, nous verrons à situer notre étude en rapport avec certaines de ces motivations que nous retiendrons comme privilégiées.

Les motivations pouvant pousser une recherche sur ce passé philosophique peuvent se ramener à trois principales. Ce peuvent être des motivations politiques et stratégiques, cathartiques, et finalement de l'ordre de l'identification d'une communauté ou d'une collectivité pour sa culture passée ou ses racines (recherche d'identification).

Les motivations politiques et stratégiques sont principalement à l'oeuvre lorsqu'un gouvernement ou un Etat

entreprenant l'étude des différentes phases du passé dans le but de réformer une société ou de l'orienter dans de nouvelles voies. Dans un tel type de motivation, il est évident que le recours à la connaissance du passé revêt une importance primordiale puisque l'orientation nouvelle que le gouvernement veut donner à la société doit pouvoir s'établir à partir d'informations précises sur le passé afin de ne pas engager celle-ci dans des cul-de sac, ou tout simplement d'éviter la répétition d'erreurs passées. Dans une telle perspective, l'étude du passé revêt uniquement un caractère instrumental puisque celle-ci ne sert qu'à transmettre des informations qui seront intégrées dans une stratégie de changement par le pouvoir politique.

Le second type de motivation, la motivation dite cathartique fonctionne comme si la connaissance du passé pouvait donner à celui qui en acquiert la maîtrise une certaine "libération" ou du moins un certain dégagement. Cette motivation offre de fortes analogies avec la démarche psychanalytique puisque celle-ci en représente à notre époque un peu le prototype. Un peu comme dans le cadre d'une psychanalyse, le patient ne guérit son trouble qu'en essayant d'en refaire la genèse, d'en revivre les moments significatifs en en prenant conscience, ainsi cette motivation se réalisera dans la mesure où le passé sera non seulement reconstruit et connu, mais bien dépassé. Ce dépassement permet d'assumer le passé qui tenait une place trop grande, trop envahissante dans la cons-

science. Il est évident que pour beaucoup de philosophes québécois contemporains s'adonnant à faire l'histoire de leur discipline, ce type de motivation est à l'oeuvre pour une certaine part dans leur travail de prospection du passé. (3)

Le troisième type de motivation pouvant pousser ou orienter une investigation du passé se présente sous la forme d'une recherche d'identité. Dans cette perspective, on va alors chercher dans l'étude du passé les valeurs qui méritent d'être conservées. Ce travail permet d'obtenir de sa culture une image aux traits plus circonscrits tout en permettant une meilleure identification à celle-ci.

Les trois types de motivation que l'on rencontre dans l'étude du passé en général et spécifiquement du passé philosophique présentent des aspects discutables en raison de leur caractère évaluatif, mais il demeure cependant que ce sont là les grandes motivations qui orientent bien des travaux.

A ce moment-ci de la recherche, il importe de se demander dans quelle perspective ~~on entend~~ aborder cette étude sur le passé philosophique québécois en rapport avec les motivations inhérentes à cette recherche. Afin de répondre à cette question, il nous faut faire auparavant état du genre d'analyse que l'on entend poursuivre dans cette recherche.

Il semble en effet qu'il y ait deux biais par lesquels aborder cet objet d'étude. Il y a d'abord le biais de l'explication de l'apparition du discours philosophique par le contexte social d'élaboration (ce qui serait davantage l'aspect externe), et d'autre part le biais d'une analyse qui se place au niveau même du discours sans chercher à le réduire au préalable à quelque réalité sous-jacente dont celui-ci ne serait que le reflet (ce qui constituerait l'aspect interne).

Adopter le second biais d'analyse n'exclut pas bien sûr qu'à un stade ultérieur de la recherche, on puisse en venir à montrer les rapports étroits du discours philosophique avec les différents réseaux sociaux qui l'ont rendu possible.

Comme le souligne Fernand Dumont, l'étude du passé nécessite une double vigilance, puisqu'il ne faut pas en effet faire mourir le passé deux fois par l'emploi abusif de schémas et de catégories abstraites avec lesquelles on habille le passé. Cela mérite explication. (4)

Le fait de considérer des productions du passé ou de les scruter implique évidemment qu'elles soient déjà mortes pour nous, qu'elles sont en quelque sorte "étrangères" au dynamisme présente de l'histoire. Mais le fait de revenir à la charge et tenter d'expliquer de façon simpliste leur genèse par une réduction de leur discours uniquement à un contexte matériel ou socio-politique donné contribue à accentuer leur caractère futile, artificiel, et comme le note fort justement Dumont à les



faire mourir une seconde fois.

Il y a d'ailleurs là dans cette réduction d'un discours uniquement à des instances matérielles une attitude lourde de métaphysique.

Il semble donc que ce soit là un écueil qu'il faille éviter dans l'étude du passé philosophique québécois, puisque comme ce domaine n'a pas encore été très largement fouillé, il serait relativement facile de lui imposer un cadre et des catégories toutes faites et de le faire entrer dans ces catégories.

En fait, nous empruntons ce biais d'étude non pas tant à cause de l'existence d'une supposée spécificité du discours passé, mais bien parce que la connaissance du passé d'une société se constitue autant à partir des conditions matérielles dont le discours peut être le produit dans une certaine mesure, que justement du discours lui-même, porte d'accès à la totalité sociale. Ce biais d'analyse que nous adoptons épouse le point de vue du praticien des sciences sociales dans l'étude des idéologies.

Dumont pose en termes très clairs la question de l'angle à adopter dans l'étude de la pensée. Dans l'analyse de la pensée dit-il, faut-il d'abord insister sur la spécificité du discours ou plutôt s'orienter vers l'analyse du rapport des idéologies avec les autres instances et en

particulier les classes sociales.

Dumont opte d'abord pour le premier moment, puisqu'en vertu de sa méthode, le sociologue voulant étudier les représentations que se fait une société d'elle-même,

doit d'abord partir des représentations mêmes que se font les hommes de leurs cadres de référence. Ces représentations servent de point de départ ou de référence minimum pour une poursuite ultérieure de l'étude, sans quoi l'arbitraire risque de s'installer sans entente sur un quelconque point de départ;

" Non seulement les discours idéologiques doivent être saisis pour eux-mêmes mais la société à laquelle on les rapporte ne peut être appréhendée en premier lieu que grâce aux représentations qu'on s'en fait." (5)

En se situant dans la perspective même des discours passés, cela permettra d'aborder le passé en respectant sa spécificité. C'est d'ailleurs pourquoi notre étude se veut d'abord quelque chose de descriptif. Une théorie viendra plus tard. Suivant ce biais d'analyse, nous avons retenu deux motivations comme fondamentales en regard de cette étude du passé philosophique. Il y a d'abord la recherche d'identification et la motivation cathartique.

Faire l'étude du passé philosophique de façon rigoureuse ne peut en effet qu'assurer à la pratique philo-

sophique contemporaine des bases plus solides, au sens de pouvoir fournir un ensemble de repères historiques utiles, ce que Dumont appelle une mémoire d'ordre utilitaire. Celle-ci permet aux sujets de mieux se situer dans un continuum historique. A côté de ce type de mémoire, on trouve un second type, c'est la mémoire d'intention. Ne poursuivant pas de buts strictement utilitaires ou méthodologiques, celle-ci vise à fournir un certain "fond" culturel, des "origines" donnant une impulsion à penser.

Cette connaissance de ses "origines" représente en fait une condition primordiale à l'implantation d'une tradition philosophique proprement québécoise sans quoi la scène philosophique ne sera soumise presque uniquement à des phénomènes de mode, d'idéologies importées tout aussi passagères les unes que les autres et dont la valeur d'enracinement est strictement nulle. Nous avons, semble-t-il, connu une telle situation en philosophie au Québec depuis environ une quinzaine d'années. Une fois disparue la référence commune au modèle thomiste et médiéval, un bon nombre de philosophes québécois se sont lancés presque à corps perdu dans l'étude et l'enseignement d'une multitude de philosophes, de philosophies ou même d'écoles de pensée issues de différentes traditions tout aussi étrangères les

les unes que les autres. C'est là en un certain sens un phénomène peut-être "normal" visant à contrebalancer l'omniprésence du thomisme avant 1965. Il est aussi évident qu'il est un peu tôt pour le moment <sup>pour</sup> se lancer dans une interprétation de ce phénomène qui ait la chance d'être un peu complète et juste.

## Notes:

1. Dumont, Fernand, Les idéologies, Paris, Presses universitaires de France, 1975, p. 57.
2. Nous pensons particulièrement à cet article suivant:  
Fournier, Marcel, "Les conflits de discipline: philosophie et sciences sociales au Québec, 1920-1960", in Philosophie au Québec, Montréal, Bellarmin, 1976, pp. 207-236, ainsi qu'à l'étude du professeur Falardeau de l'Université Laval: Falardeau, Jean-Charles, L'essor des sciences sociales au Canada-français, Québec, Min. des Affaires culturelles, 1964, 59 p.
3. Deux exemples de travaux récents portent la marque de cette motivation. Il s'agit d'abord de Thibault, Pierre, Savoir et pouvoir, Québec, Presses de l'Université Laval, 1972, 252 p. et l'article suivant: Brodeur, Jean-Paul, "De l'orthodoxie en philosophie (A propos de l'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin)", in Philosophiques, vol. III, no.2, 1976, pp. 209-253.  
Dans l'avant-propos de son étude sur le renouveau thomiste en rapport avec le pouvoir clérical, Pierre Thibault, qui a connu comme québécois un type d'enseignement thomiste dogmatique, affirme ceci: "Ce livre sur le thomisme est d'abord un règlement de compte. Les Québécois de plus de trente ans ne s'en étonneront pas." et plus loin "On ne règle son compte au passé qu'en en rendant compte. Cela peut aller jusqu'à l'obsession. Je crois que ce fut bien mon cas. Et l'origine de ce livre." Pour Thibault, on étudie le passé philosophique non pas tant par souci de le connaître mais pour s'en libérer.  
Chez Jean-Paul Brodeur, l'intention de départ paraît de façon aussi nette. Une des raisons poussant à faire l'étude du passé philosophique et spécialement les écrits de l'Académie St-Thomas d'Aquin réside en sa vertu thérapeutique: "De la même façon, la maison de la philosophie québécoise est encore remplie des cris de tous ces prélats furieux qu'elle a enfermés dans des pièces condamnées, dont elle ne se résout plus à faire sauter les verrous. Outre ses vertus proprement thérapeutiques,

"pour tous les habitants de la maison, la visite de ces chambres closes présente, selon moi, un intérêt théorique indéniable." (cf. p. 209)

4. Dumont, Fernand, "Le projet d'une histoire de la pensée", in Philosophie au Québec, Montréal, Bellarmin, 1976, p. 27.
5. Ibid, p. 34.
6. Le professeur Venant Cauchy, de l'Université de Montréal montre très bien l'importance de faire une étude du passé philosophique québécois. Comme il dit, il est nécessaire de connaître les influences qui ont façonné ce passé sans quoi "la philosophie perdra inévitablement tout contact avec la réalité d'ici. Elle ne sera plus en définitive qu'un jeu formel et sans signification.", cf. Cauchy, Venant, "La philosophie au Québec: son passé et son avenir" tiré de Histoire et philosophie au Québec, par Roland Houde, Trois-Rivières, Ed. Bien Public, 1979, pp. 131-157.

## Chapitre II

## II. LE CONTEXTE IDEOLOGIQUE ET INSTITUTIONNEL EN EUROPE ET AU QUEBEC AU XIXIEME SIECLE

Pour décrire adéquatement le présent objet d'étude, il est nécessaire de déborder les frontières du seul Québec. Le développement du thomisme qui a si longtemps caractérisé notre philosophie trouve ses origines dans le contexte bouillonnant des idéologies au XIXième siècle en Europe et spécialement en Italie. Le thomisme se développera en Europe à partir des années 1840 et les suites de son développement se feront sentir au Québec à partir de 1870 environ. Il va sans dire que le développement du thomisme québécois suivra de très près tout ce qui se passait en Italie et il se montrera en ce sens très fidèle notamment aux prescriptions des autorités romaines à partir de 1879, date de la parution de l'Encyclique Aeterni Patris. Dans ce chapitre, nous nous employons à décrire et à comprendre le cadre contextuel dans lequel a évolué cette philosophie thomiste.

De la fin du XIXième siècle jusqu'en 1960, le Québec a vécu une période relativement homogène sur le plan idéologique. Les années 1960 ont marqué à cet égard l'expression ouverte de mutations amorcées plusieurs années plus tôt. Cette période <sup>de</sup> forte unanimité idéologique a impliqué pour la philosophie une forte coloration religieuse. Cet état de fait qui se manifeste autant dans l'enseignement que dans les discussions se comprend par la situation périphérique du Québec tant au plan économique, intellectuel, religieux qu'écono-



mique. Cette situation périphérique propre à la colonie se manifeste en termes génériques par une forte dépendance de la métropole ou du centre de décision. Au plan idéologique, vu la prépondérance du clergé à partir de 1840 et l'affirmation vigoureuse du pouvoir pontifical à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la relation de dépendance idéologique s'organise principalement autour de Rome.

## 2.I Le développement de la philosophie thomiste en Italie au XIXième siècle.

Pour comprendre la résurgence et le développement de la philosophie thomiste en plein XIXième siècle, force nous est de recréer le contexte idéologique prévalant en Europe depuis la fin du XVIIIième siècle.

La Révolution française qui représentait selon ses promoteurs le triomphe de la "Raison" et se voulait l'expression de la souveraineté populaire un peu dans la suite du siècle des Lumières mit en cause à la fois une certaine vision du monde centrée sur une hiérarchie des êtres et des choses et une certaine "collusion" de l'Eglise et de l'Etat monarchique. Les révolutions qui suivirent tout au long du XIXième siècle contribuèrent à miner les conceptions traditionnelles du monde et à mettre à nu les contradictions issues des bouleversements sociaux créés par la révolution industrielle et technologique. Ces mêmes bouleversements sociaux firent aussi en sorte d'accentuer le problème des relations entre l'Eglise et l'Etat, puisque l'affirmation toute récente des nationalismes européens sous la poussée des bourgeoisies nationales montantes constitua une menace au pouvoir traditionnel de l'Eglise. Ce thème dominera la scène idéologique comme préoccupation autant en Europe qu'au Québec.

C'est d'ailleurs dans cette perspective de bouleversements qu'il faut saisir l'engouement des romantiques

pour les valeurs médiévales. Le recours à ces valeurs se voulait l'expression d'un retour à l'ordre ébranlé depuis un demi-siècle. Ce retour s'est manifesté autant en littérature, en architecture qu'en philosophie. Le Moyen-Age représentait alors le modèle d'unanimité idéologique idéalisé requis capable d'unifier à la fois les individus et les nations.

Comme l'a montré le professeur Pierre Thibault, ce mouvement de retour au Moyen-Age n'a pas été uniquement d'ordre intellectuel, mais aussi politique car ce sont souvent des pouvoirs politiques qui ont pris en charge le retour au Moyen-Age, comme ce fut le cas pour le thomisme dans l'univers catholique. (1)

L'avènement du thomisme s'est préparé tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle principalement en Italie où les Jésuites jouèrent un rôle de premier plan dans l'implantation et la restauration de cette philosophie. (2) Ils ont d'ailleurs joué un rôle similaire dans certains pays d'Europe et en Amérique. Ce phénomène européen allait se prolonger au Québec; il allait y prendre une ampleur particulière d'abord porté par les luttes entre libéraux et ultramontains puis par ricochet grâce à son implantation massive dès 1880 dans les milieux philosophiques québécois et canadiens. Le renouveau de la pensée thomiste en Italie s'organise donc autour du pouvoir pontifical qui commence à se manifester sa présence

de façon plus visible au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Dans le contexte de réaction évoqué plus haut à l'égard des bouleversements survenus au XVIII<sup>ème</sup> siècle, deux groupes principaux sont apparus: d'abord les traditionalistes puis le groupe en faveur du thomisme.<sup>(3)</sup> Les traditionalistes ont comme représentants des personnages tels De Bonald, Joseph de Maistre et Lamennais. Le groupe thomiste possède des origines à la fois plus obscures et plus circonscrites. En voici une petite chronologie pour l'Italie et l'univers romain immédiat.

En 1810, un certain Buzetti, professeur jésuite au Séminaire de Plaisance recourt au thomisme pour défendre les vérités de la foi contre les incrédules et le josphisme. Une seconde date significative en regard de cette restauration du thomisme se passe au Collège Romain en 1824 où un certain Taparelli s'inspire du thomisme pour des motifs pédagogiques. Trois autres dates jalonnent cet itinéraire conduisant à la restauration du thomisme comme philosophie officielle de l'Eglise catholique: celles de 1858, 1870 et de 1879. L'année 1858 voit la fondation du journal "La Civiltà" ayant pour principaux collaborateurs Taparelli et Liberatore. Ce journal se veut un antidote aux idées révolutionnaires de l'époque et propose le thomisme à cet effet. Le Concile Vatican I tenu en 1870 pousse plus avant pour sa part la nécessité de la restauration thomiste

en discutant d'une question centrale pour l'époque: celle de l'infailibilité pontificale et l'élaboration d'une doctrine concernant les rapports de l'Eglise et de l'Etat suite à la situation créée par les révolutions et l'explosion des nationalismes. Tous ces problèmes nécessitaient dans l'esprit des intellectuels et des gens d'Eglise le recours à une doctrine capable de contrer les erreurs des adversaires et de réduire ainsi la portée de leur influence. La dernière date de la présente chronologie est celle de 1879 qui voit l'arrivée de l'encyclique Aeterni Patris qui pronulgue le thomisme comme philosophie officielle de l'Eglise catholique. Cette date est aussi fort importante pour la philosophie québécoise.

La parution de cette encyclique le 4 août 1879 impliquait une restauration de la philosophie chrétienne selon l'esprit de Saint-Thomas d'Aquin. Elle assignait à cette discipline le rôle de protéger et de défendre le donné révélé. Comme suites immédiates à cette encyclique, le Pape Léon XIII, grand artisan de cette restauration ordonnait que l'enseignement au Collège Romain revête un caractère strictement thomiste en prescrivant les manuels d'auteurs thomistes tels ceux de Zigliara (Card. Tommaso Maria, 1833-1893) et de Sanseverino (Chan. Gaetano, 1811-1865). Au Québec, comme nous le verrons plus tard, les suites furent immédiates. On s'empressa la même année d'adopter au Séminaire de Québec le manuel de Zigliara, se conformant ainsi aux directives pontificales de manière exemplaire. (4)

C'est donc dire qu'une certaine préparation avait été amorcée tant dans les esprits que dans les institutions à cet effet depuis près d'une vingtaine d'années, l'encyclique ne venait que concrétiser officiellement un état de fait ou une orientation déjà implicite.

Quels sont les motifs ayant présidé à la restauration de cette philosophie en plein XIX<sup>ème</sup> siècle ? Ces motifs sont de trois ordres: théologique, idéologique et politique. Comme je l'ai remarqué plus bas, une compréhension de cette restauration est à mettre en relation avec le contexte socio-politique d'époque.

Comme le pouvoir et l'autorité pontificales sont menacés depuis plus d'un siècle tant par les révolutions ébranlant l'ordre social que par le rationalisme ambiant qui trouve certaines de ses racines dans l'esprit de la Réforme, le Saint-Siège sent le besoin de raffermir son autorité au triple plan doctrinal, idéologique et politique.

Il est évident que des motifs pragmatiques ont présidé à cette restauration, personne ne songerait à le nier. Le professeur Pierre Thibault y voit cependant là une dimension exclusivement dominante de ce projet de restauration. Ce projet de restauration aurait en fait permis au pouvoir pontifical d'exercer un pouvoir indirect sur les fidèles, une sorte de machiavélisme déguisé et surnois. Cette thèse appelle évidemment des nuances, sinon les historiens de la philosophie

québécoise vont continuer de répéter ces erreurs et ces jugements manquant de nuance. (5)

Les motifs théologiques et doctrinaux se ramènent à deux idées principales. Comme l'autorité pontificale a pour mission de conserver et de transmettre intacte la doctrine aux fidèles, il devient impérieux dans certaines circonstances données d'effectuer des mises en garde contre des doctrines erronées menaçant l'intégrité de cette doctrine originale. Cette mise en garde allait s'appliquer à propos du rationalisme, c'est-à-dire ce vaste courant issu du protestantisme qui mettait l'accent dans son sens restreint sur une certaine liberté personnelle dans la lecture et l'interprétation de la Bible et, dans son sens plus large accentuait l'acquisition d'une plus grande autonomie de pensée et d'action du fidèle dans la société sans nécessairement passer par des instances hiérarchiques supérieures. Cette restauration impliquait aussi au plan doctrinal la recherche d'une doctrine ou d'un système de pensée dont on puisse s'inspirer pour aborder de façon éclairée certains problèmes de l'heure comme l'invasion des états pontificaux par les troupes nationalistes italiennes, la montée du prolétariat, l'essor du positivisme chez certains groupes d'intellectuels.

Les motifs d'ordre idéologique et politique ont davantage des racines à caractère polémique. Les bouleversements qu'a connus l'Europe de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle menacent la suprématie pontificale non seulement au plan de

son influence mais aussi en son pouvoir même. La montée des nationalismes en Italie et dans le reste de l'Europe font ressentir au pouvoir pontifical la précarité de sa situation comme pouvoir temporel. Devant cette situation, le pouvoir pontifical sent le besoin de s'armer d'une théorie qui puisse réaffirmer de façon claire et non équivoque la prépondérance de l'Eglise sur l'Etat ou du moins d'en arriver à un nouvel arrangement face aux nouvelles données politiques.

C'est ici que le professeur Pierre Thibault amène sa thèse à l'effet que l'Eglise ou plutôt l'autorité pontificale a fait usage de ce qu'il appelle le pouvoir indirect pour garder sa suprématie. Ce pouvoir indirect constituait en quelque sorte un pouvoir de remplacement pour l'Eglise, vu que celle-ci avait perdu les principaux éléments de son pouvoir temporel lors de l'invasion de ses états par les troupes nationalistes italiennes de Garibaldi.

Selon Thibault, le modèle thomiste aurait alors servi d'appui à cette politique de justification et d'implantation du pouvoir de l'Eglise dévalorisant par le fait même la pratique du pouvoir temporel.

Ces préoccupations rejoignent jusqu'à un certain point celles des ultramontains de l'époque. Cette école qui a marqué bon nombre d'intellectuels et hommes publics du XIXième siècle voulait assurer au pouvoir spirituel une suprématie sur le pouvoir temporel ou civil.



Peut-on établir une nette relation de correspondance entre la montée du mouvement ultramontain et celui propre à la restauration thomiste. A la lumière des études relatives à cette époque, on ne peut établir semble-t-il de liens de correspondance très stricts entre les deux mouvements. Il est par ailleurs bien <sup>connu</sup> que les deux mouvements partageaient des préoccupations communes puisqu'ils baignaient dans à peu près le même contexte et qu'ils se voulaient des mouvements de réaction idéologique.

Ils se séparent cependant à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle puisque l'autorité pontificale (notamment sous Léon XIII) ne cherchait plus à donner une dimension aussi polémique à ses affrontements avec l'Etat ou les autorités politiques. Ce serait plutôt par le biais de l'unification des esprits que la politique pontificale oeuvrera désormais, le Pape offrant même à l'occasion sa collaboration aux Etats aux prises avec des problèmes politiques internes. Les grands documents pontificaux de Léon XIII tels Aeterni Patris (1879) pour la philosophie, Rerum Novarum (1891) pour les problèmes ouvriers et sociaux, Graves de Communi (1901) sur la démocratie chrétienne, sont à comprendre dans cette optique et traduisent ce nouvel idéal empreint de réalisme et de prudence.

Les quelques pages précédentes contiennent un portrait global et simplifié de la restauration thomiste au XIX<sup>ème</sup> siècle et des polémiques dont elle semble issue.

Toutes les questions et problèmes abordés sur la scène philosophique québécoise porteront longtemps la marque de ces débats idéologiques au point de constituer à certains moments l'objet même du questionnement philosophique. C'est d'ailleurs en ces occasions (c'est-à-dire au moment où un pouvoir quelconque utilise une philosophie ou un ensemble de principes spéculatifs donnés à des strictes fins de maintien de son autorité dans le groupe ou dans la société) que la philosophie peut devenir carrément une idéologie, ou du moins revêtir un certain caractère idéologique. La philosophie devenue "idéologie" ne se présente plus comme une démarche cognitive ou critique, mais bien comme un simple instrument de justification où les visées pragmatiques et politiques prennent le pas.

## 2.2 La conjoncture idéologique et politique au Québec

En un certain sens, on pourrait croire que la scène idéologique québécoise a longtemps nourri des préoccupations analogues sinon similaires à celles de l'univers catholique européen, mais ce serait là une demi-vérité puisque la situation sociale et idéologique du Québec offrait tout de même des éléments de différence en raison du contexte colonial. C'est peut-être ce qui fait que les problèmes d'orthodoxie de la pensée ont trouvé ici un terrain d'élection particulièrement fécond.

Le Québec du début du XIX<sup>ème</sup> siècle porte la marque de luttes idéologiques acerbes opposant à la fois un clergé faible numériquement à l'influence réduite, une petite bourgeoisie canadienne-française montante et une bourgeoisie d'affaires anglophone prospère. La conjoncture des années 1840 marquera cependant un tournant dans le rapport que ces groupes entretiendront les uns par rapport aux autres.

Suite à la Rébellion de 1837 qui représente le moment d'affrontement des forces sociales présentes, on assiste alors à un réalignement de ces forces sociales d'où la puissance du clergé émergera peu à peu. Cette émergence du groupe clérical s'explique entre autre par l'évincement de la petite bourgeoisie canadienne-française qui avait vu à la fois son "projet de société" et d'implantation d'un Etat laïc et républicain s'effondrer par suite de l'échec de 1837. (6)

Cet échec contribua en quelque sorte à créer un vide au plan idéologique et politique sur l'échiquier social que la présence du clergé a peu à peu comblé au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle. N'ayant pas l'accès complet à l'exercice du pouvoir économique détenu en majorité par la bourgeoisie anglophone, les deux classes restantes, le clergé et la petite bourgeoisie canadienne-française, se sont confinés globalement à exercer un pouvoir à caractère davantage politique et culturel.

Dumont affirme fort justement que ces deux classes étaient des classes culturelles qui s'adonnaient à la production de biens symboliques. Pourquoi étaient-ce des classes culturelles ? Elles l'étaient justement parce qu'elles tentaient de substituer à un véritable pouvoir économique un autre type de pouvoir de caractère culturel. Ce type de pouvoir pouvait être davantage religieux et idéologique dans le cas du clergé et évidemment politique pour la petite bourgeoisie canadienne-française (il se manifestait par le contrôle des institutions politiques tel le Parlement, et à un certain moment l'éducation). Le pouvoir du clergé s'étendait donc à toute la culture, puisque celui-ci avait en quelque sorte hérité d'une bonne partie du pouvoir de cette petite bourgeoisie canadienne-française évincée de la scène dès 1837. Elle prendra d'ailleurs longtemps à en reconstituer la substance.

Dumont décrit fort bien ce nouveau type de pouvoir global dont le clergé semble hériter:

"Sa tâche (clergé) fut d'assurer la cohésion de cette société, de transposer les liens traditionnels au niveau d'idéologies définitrices de la société globale. Rôle qui se combinait avec le contrôle de l'éducation en particulier de la formation de la bourgeoisie professionnelle. Le conflit politique devait ainsi se doubler d'un conflit culturel. On le sait, les combats des Rouges n'étaient pas seulement dirigés contre l'emprise du clergé sur la politique mais contre son pouvoir sur la culture. Plus tard s'est instauré une sorte de division du travail, à la fois politique et culturel, qu'a mise en question la Révolution tranquille." (7)

Ce déplacement ou cette dérive de l'économique vers le politique explique selon Fernand Dumont, l'apparition de cette pléthore de représentations, "cette fuite dans la société rêvée et idéalisée qui nous frappe quand nous examinons notre société d'hier". Comme la conscience de soi comme peuple ne pouvait venir de l'économique, la classe alors prépondérante l'a cherché du côté culturel, d'où cette apparente prépondérance des idéologies dans la société. Les luttes qui s'en suivirent ne faisaient qu'illustrer pratiquement cette lutte des groupes sociaux en présence pour une définition de la situation.

La faiblesse de la bourgeoisie professionnelle canadienne-française après 1870 a en quelque sorte favorisé la prépondérance cléricale dans la définition de l'idéologie

contrairement à l'Europe où la force et le dynamisme des bourgeoisies nationales ont contribué à freiner une éventuelle présence cléricale dans les différentes sphères de la société, et notamment dans le domaine de l'éducation et de l'enseignement de la philosophie. Le mouvement de cléricalisation qui s'en suivit pénétra globalement le champ du savoir et les différentes disciplines. Dans un tel contexte, la philosophie n'eut évidemment pas de difficulté à recevoir son caractère thomiste qui la caractérisera pendant près d'un siècle.

### 2.3 La philosophie au Québec au XIX<sup>ème</sup> siècle: quelques données d'ordre institutionnel :

L'objet d'étude que toutes les réflexions précédentes tant au plan social qu'idéologique ont tenté de circonscrire manifeste une forte dépendance en rapport avec l'autorité cléricale pontificale. Cette dépendance s'explique aussi en bonne partie par des facteurs d'ordre institutionnel.

Cette présence de facteurs institutionnels dans la pratique philosophique se manifeste d'ailleurs de façon très apparente dans l'histoire de cette discipline au Québec depuis ses tous débuts. C'est peut-être là un de ses traits caractéristiques. Le but de ces notes n'est évidemment pas ici de faire une rétrospective de l'histoire de la philosophie en rapport avec toutes les institutions ayant encadré son développement mais bien de fournir quelques données d'ordre institutionnel permettant de mieux approcher notre objet d'étude bien circonscrit en un lieu, Trois-Rivières.

La philosophie est enseignée au Québec depuis trois siècles. Certains auteurs contemporains se sont essayé à produire une périodisation de cette histoire. En fait, ce qu'on peut remarquer, c'est bien que la période 1860-1900 correspond en gros à l'implantation du thomisme au Québec.

Cette implantation s'est faite évidemment en très étroite relation avec l'évolution des institutions d'enseignement, puisque dans un pays neuf la "recherche libre" ou

relativement libre de toute attache institutionnelle n'existe pas ou très peu. Sur ce plan, le XIX<sup>ème</sup> siècle voit l'implantation de différentes institutions d'enseignement supérieur qui s'organisent peu à peu dans les régions peuplées telles Québec, Montréal, Trois-Rivières et Nicolet. La fondation de l'Université Laval en 1852 marque en ce sens une date importante, puisqu'à partir des années 1860, les différents collèges classiques s'affilieront à sa Faculté des Arts. (8) Cette affiliation donnait à la fois un certain prestige au collège qui la recevait tout en l'obligeant en retour à contracter un certain nombre d'obligations, comme celle de présenter ses étudiants aux examens de fin d'année de la Faculté et celle de conformer ses programmes aux directives de l'Université, car celle-ci jouissait du privilège de décerner le grade de bachelier-ès-arts aux étudiants qui avaient complété le cycle complet des études classiques et qui avaient obtenu une note convenable lors des examens et épreuves de fin d'année.

C'est là un premier facteur de caractère institutionnel qui mettra en étroite dépendance l'enseignement d'un collège et spécialement celui de la philosophie avec les exigences universitaires.

Un autre facteur institutionnel plus étroit a été le rattachement de l'Université Laval des 1876 aux autorités romaines. Le 15 avril 1876, la bulle pontificale



"Inter varias sollicitudines" érigeait canoniquement l'Université Laval. Cette érection canonique rattachait l'Université Laval et ses collèges affiliés à l'autorité du Cardinal Préfet de la Propagande à Rome. La fixation des programmes de philosophie et de théologie allait désormais ressortir de cette autorité. Ce règlement a des implications évidentes sur le contenu des programmes de philosophie, les manuels, les examens ainsi que sur la qualification des professeurs.

Trois autres dates sont à mettre en relation avec les facteurs institutionnels énumérés précédemment: il s'agit de l'importation du manuel de Tongiorgi en 1866, des suites données à l'Encyclique Aeterni Patris en 1879, et finalement du choix du manuel de Zigliara en 1880.

L'année 1866 marque l'introduction au Québec du manuel thomiste du jésuite Tongiorgi par l'abbé Louis-Honoré Pâquet, oncle du célèbre théologien-philosophe Louis-Adolphe Pâquet. L'année 1879 marque évidemment la parution de l'encyclique Aeterni Patris. Cette encyclique fut accueillie avec empressement par les autorités du Séminaire de Québec qui adoptèrent le 9 septembre 1879 une résolution à l'effet de se conformer aux directives pontificales. Quant à l'année 1880, elle marque l'adoption par le Congrès des études du manuel du dominicain Zigliara (*Summa philosophica*, 1ère édition en 1876, Presses typographiques de La Propagande),

manuel jugé plus adapté aux réalités de l'époque. Le Cardinal Zigliara exerçait les fonctions de professeur et de grand "examineur" des études à l'Université La Minerve à Rome.

Ce congrès des études qui réunissait régulièrement les professeurs des grands et petits séminaires et collèges affiliés à l'Université Laval se voulait un lieu de rencontre et de discussions des problèmes d'ordre administratifs propres à l'enseignement secondaire. Au début du siècle, soit vers 1910, le Congrès porte le nom de Congrès Pédagogique et il réunit les représentants de tous les collèges de la Province et se tient alors à tous les trois ans. (9)

Ce sont là quelques dates qui circonscrivent partiellement le développement du thomisme avec l'axe ou la zone d'influence et de circulation institutionnelle créée par l'Université Laval.

Il ne faudrait pas non plus ignorer l'influence peut-être moins visible mais non moins réelle des frères Désaulniers qui jouèrent un rôle certain dans le renouveau thomiste au Québec à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ceux-ci, François Lesieur Désaulniers (1807-1865) et Isaac Lesieur Désaulniers (1811-1868) exercèrent une influence dans ce renouveau, le premier à Nicolet et le second à Saint-Hyacinthe. (10) Il n'est certes pas impossible de penser que leurs écrits ou leurs cours aient joué un certain rôle et une certaine influence sur la première génération de professeurs

du Collège de Trois-Rivières puisque beaucoup de ceux-ci avaient étudié sous la direction de l'un ou l'autre de ces deux personnages. Nous songeons notamment ici à l'abbé Louis Richard et à quelques autres ecclésiastiques formant le premier contingent de professeurs du Collège des Trois-Rivières en 1860. (II)

Ce chapitre a contribué à situer un peu plus notre objet d'étude. L'enseignement philosophique de la fin du XIXième siècle et de la première moitié du XXième siècle se situait dans un contexte social et institutionnel qui favorisait ce que l'on pourrait appeler sa "cléricalisation".

Différents phénomènes ont évolué en parallèle. Il y a d'une part le contexte européen où l'on a pu observer une certaine effervescence des idéologies et des nationalismes dans lequel l'Eglise éprouve des difficultés à s'affirmer comme puissance autonome. Cette situation fera en sorte que cette institution sentira le besoin de refaire l'unité de ses forces tant au plan doctrinal, politique que philosophique principalement sous le pontificat de Léon XIII. L'encyclique Aeterni Patris de 1879 représente la consécration du retour à une philosophie pouvant refaire l'unité, soit le thomisme.

Ce mouvement de raffermissement des forces et de l'autorité de l'Eglise allait se transposer au Québec avec une certaine rapidité puisqu'ici le clergé avait le vent dans les voiles depuis les années 1840. La philosophie thomiste allait donc s'implanter en douce faute d'opposant dans toutes les institutions, que ce soit les universités et les collèges classiques. Cette philosophie allait dominer la scène intellectuelle au moins pendant un siècle.

## Notes:

1. Thibault, Pierre, Savoir et pouvoir, Québec, Presses de l'Université Laval, 1972, 231 p.
2. Pour avoir une vue plus juste du rôle joué par les Jésuites dans la restauration thomiste, il suffit de lire la partie de chapitre portant cet titre: "L'action de la compagnie de Jésus" tiré du volume de Louis Foucher, La philosophie catholique en France au 19<sup>ième</sup> siècle avant la renaissance thomiste et dans son rapport avec elle (1800-1880), Paris, Librairie philosophique Vrin, 1955, 268 p.
3. Comme le remarque Nadia Eid dans son ouvrage sur l'ultramontanisme, De Bonald et Joseph de Maistre ont été les initiateurs de l'ultramontanisme. Ces deux auteurs soutenaient la thèse selon laquelle "le fonctionnement normal et la survie même de la société dépendent à la fois de la suprématie du pouvoir religieux sur le pouvoir civil et de la perennité du système monarchique." in Nadia Eid, Le clergé et le pouvoir politique au Québec, une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX<sup>ième</sup> siècle, Montréal, HMH, 1978, p. 21.
4. Lamonde, Yvan, Historiographie de la philosophie au Québec, 1853-1971, p. 225.
5. Sans nier la valeur de l'étude du professeur Pierre Thibault, nous devons cependant nous interroger sur les intentions qu'il semble imputer aux promoteurs du thomisme et notamment Léon XIII, ainsi que sur le caractère objectif de son approche. Thibault semble vouloir décrire le pontificat de Léon XIII et ses grandes encycliques uniquement comme des machinations visant à étendre le pouvoir pontifical à tout prix. Il semble oublier que les intentions pontificales s'inscrivent dans un contexte plus global où l'on visait à la rechristianisation de l'ordre temporel dont Aeterni Patris demeure un exemple dans son désir de redonner à la philosophie un caractère chrétien. Il est aussi bien sûr que beaucoup de ces documents avaient une incidence socio-politique dont l'autorité

5. ...pontificale a su profiter pour augmenter son pouvoir et son prestige. Quant au caractère objectif de son étude, on peut émettre des doutes sur les sources à la base de ce travail puisque l'auteur utilise souvent dans son étude du néo-thomisme des commentaires et moins des sources originales, ce qui met en doute le caractère impartial de ce travail. Pour une critique rigoureuse de ce volume, il suffit de se référer au compte-rendu de Léonce Paquet paru dans "Dialogue", vol. XII, no. 4, 1973, pp. 552-555.
6. Dumont, Fernand, "Idéologies au Canada-français: quelques réflexions d'ensemble", in Recherches sociographiques, vol. X, nos 2-3, pp. 145-156.
7. Dumont, Fernand, "Le projet d'une histoire de la pensée québécoise", in Philosophie au Québec, p. 43.
8. Notons que l'enseignement en cette faculté conduisant à l'obtention de diplômes n'a été organisé que fort tardivement, soit vers 1920.
9. Voir à ce sujet l'étude de Mgr Camille Roy: Nos problèmes d'enseignement, Montréal, Ed. Albert Lévesque, 1935, 221 p.
10. Ces informations sont tirées de l'article de Lucien Beauregard: "La part de M. Isaac Désaulniers à l'introduction du thomisme au Canada-français vers l'époque de la renaissance religieuse de 1840-1855," in Rapport de la société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique, 1941-1942, pp. 77-88.
- II. François Lesieur Désaulniers fut professeur de physique et de philosophie au Séminaire de Nicolet de 1829 à 1862. Ces notes sont tirées du volume de Claude Lessard: Le Séminaire de Nicolet, 1803-1969, Trois-Rivières, Ed. Bien Public, 1980, p. 263.

### Chapitre III

### III. L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE AU SEMINAIRE DE TROIS-RIVIERES, 1863-1967

Le Collège de Trois-Rivières a été fondé en mars 1860 sous les soins d'un certain nombre de laïcs influents des Trois-Rivières. Au début, l'institution portait le nom de collège et ce n'est qu'en mars 1874 qu'elle acquerra le titre de séminaire par suite de son érection canonique par Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières. Cette modification de statut qu'a connu l'institution occasionnera un changement dans son orientation puisque l'évêque de Trois-Rivières deviendra le président de la Corporation, c'est-à-dire du corps légal chargé de l'administration du collège. Le Collège a été affilié à l'Université Laval dès 1863. Cette affiliation l'obligeait à dispenser un enseignement de la philosophie et de soumettre ses étudiants aux examens de la Faculté des Arts pour l'obtention du baccalauréat-ès-arts.

Pour procéder à l'étude de cet enseignement, nous cheminerons en empruntant trois étapes principales. Une première étape sera consacrée à dégager le portrait du professeur de philosophie. Une seconde étape s'attachera à décrire l'enseignement philosophique dispensé pendant un siècle, tandis que la troisième étape fera état des productions à caractère philosophique issues des débats de l'Académie St-Thomas d'Aquin. Cette troisième étape correspond en fait au quatrième chapitre du présent mémoire.



C'est d'ailleurs là une des étapes importantes de la présente recherche puisqu'elle permettra de percevoir l'image et la fonction de la philosophie tant dans ses aspects pédagogiques, idéologiques et sociaux à une certaine époque.

### 3.I Les professeurs de philosophie

Pendant la période 1863-1967, quelques 28 professeurs ont enseigné la philosophie au Séminaire de Trois-Rivières. Cet effectif peut apparaître faible pour une période aussi longue que celle d'un siècle, mais il ne faut pas oublier que les effectifs étudiants n'étaient pas aussi nombreux qu'à notre époque et que cet enseignement ne se dispensait qu'en fin d'études, soit après que l'étudiant ait parcouru et réussi les six années antérieures du cours classique.

Ces professeurs sont exclusivement des membres du clergé, du moins jusqu'en 1964-1965. Leur formation n'est cependant pas uniforme à travers tout ce siècle. On peut établir trois phases dans la formation de ces professeurs de philosophie. Ces périodes de formation se répartissent temporellement de cette façon: une première phase va de 1863 à 1907, une seconde de 1898 à 1937 et la troisième couvre les années 1940-1967. Au début, dès la fondation du collège, les professeurs n'ont pas de préparation spécifique pour l'enseignement de la philosophie.

Ces professeurs ont complété leurs études classiques, obtenu leur baccalauréat-ès-arts et pour certains, ils enseignent la philosophie tout en complétant leur formation théologique. C'est notamment le cas du professeur Louis Richard, jeune ecclésiastique venant de Nicolet qui

enseigne la philosophie pendant l'année 1862-1863, et de Pierre-Emmanuel Dupont, ecclésiastique qui ne débutera dans l'enseignement de cette discipline qu'en 1866-1867. Ce dernier sera d'ailleurs ordonné prêtre en 1870. (1) Certains autres ont cependant terminé leur cycle d'études théologiques, mais ce n'est cependant pas le grand nombre. Cette situation prévaudra jusque vers les années 1898, date à laquelle on commencera à envoyer les futurs professeurs de philosophie acquérir une formation théologique et philosophique plus poussée à Rome. Ce phénomène peut s'expliquer par les règlements qui font suite à Aeterni Patris dans le but de mieux encadrer la formation du clergé. Ce phénomène manifeste aussi la montée du pouvoir pontifical qui tient à s'assurer que son clergé soit bien formé à la pensée thomiste. Le clergé québécois bénéficie d'ailleurs depuis 1887 des services du collège canadien à Rome.

La seconde période qui s'étend approximativement de 1907 à 1937 verra cinq individus aller conquérir un ou des grades supérieurs à Rome. Il s'agit de MM. J. Alfred Comtois, Hector Marcotte, Louis Chartier, Jules Gélinas et Jean-Albert Bordeleau. Le premier, l'abbé J. Alfred Comtois est en congé d'étude à Rome en 1898-1899. Pour ce qui est de M. Hector Marcotte, l'annuaire 1907-1908 indique que celui-ci a séjourné à Rome de 1905 à 1907. Il étudia aux universités de La Propagande et de La Minerve pour revenir au pays porteur de doctorats en théologie de chacune de ces deux universités. A son retour, il enseigna la philo-

sophie au Séminaire de 1907 à 1937. L'abbé Louis Chartier a poursuivi lui aussi des études à Rome en théologie et en philosophie, il sera professeur de philosophie pendant quelques années. Les annuaires du Séminaire nous apprennent finalement que l'abbé J. Gélinas a obtenu un doctorat en théologie à Rome en 1926, (il sera professeur de philosophie de 1938 à 1955), et que l'abbé Jean-Albert Bordeleau effectua un séjour d'études en philosophie à Rome de 1932 à 1934 pour obtenir un doctorat en philosophie de l'Angélique. Celui-ci exercera le professorat de philosophie et de sciences sociales de 1934 à 1966, à la fois au Séminaire et plus tard au Centre des Etudes universitaires de Trois-Rivières, embryon de ce qui allait devenir l'Université du Québec à Trois-Rivières.

La troisième période s'ouvre en 1937 et va en gros jusqu'en 1960. Elle se caractérise principalement par le fait que les professeurs de philosophie débutant dans l'enseignement sont porteurs de diplômes supérieurs autochtones, c'est-à-dire acquis au Québec. En guise d'explication à cette nouvelle orientation, il faut se référer à la parution en 1931 du document pontifical Deus Scientiarum Dominus. Cette constitution apostolique qui se voulait la suite logique d'Aeterni Patris se présente comme un document visant à régir l'organisation des études dans les établissements (spécialement les universités) soumis à la juridiction de l'Eglise catholique. Ce document eut donc une incidence directe sur les programmes de philosophie dans les universités

et indirectement dans les collèges et séminaires, puisque désormais la licence en philosophie (L.Ph.) était requise pour enseigner dans les écoles qui ne confèrent pas de grade académique. A l'Université Laval, même s'il existait depuis 1926 une école de philosophie, ce n'est cependant que dans les années 1930 que démarra vraiment l'enseignement supérieur de la philosophie, notamment en 1932 lorsque cette Ecole devient un Institut Supérieur de Philosophie par suite des dispositions de Deus Scientiarum Dominus (2) et aussi lors de son érection en Faculté de Philosophie en 1935.

Pour compléter cette présentation du professeur de philosophie, il y aurait lieu de faire état du statut de celui-ci pendant la période étudiée tant au plan de son enseignement que de sa place dans l'institution. Là encore, on peut procéder par période: celle des débuts (1863-1894), et celle allant de 1894 à 1967. Durant cette première période, le professeur de philosophie possède un statut plus ou moins défini quant aux enseignements qu'il dispense, puisque celui-ci enseigne à la fois la philosophie et d'autres disciplines plus ou moins proches de celle-ci. Trois exemples servent à illustrer ce fait. Ainsi Télesphore Laflèche enseigne à la fois les mathématiques, l'astronomie et la philosophie pendant l'année académique 1877-1878. G. E. Panetton donnera des cours de philosophie tout en s'occupant de la fanfare du collège en 1896-1897 et J. A. Landry cumulera les enseignements en philosophie et en minéralogie en 1895-1896.

Toujours sous ce rapport, les années s'étendant de 1894 à 1967 marqueront une relative spécialisation dans l'enseignement du professeur de philosophie, mais cependant non exclusive à cette dernière puisque la théologie demeurera sa compagne d'enseignement. Pendant cette période, le professeur de philosophie portera son enseignement en théologie au niveau du Grand Séminaire ainsi qu'en sciences sociales. Les professeurs Jules Gélinas et Jean-Albert Bordeleau dispenseront ce cours de sciences sociales de 1938 à 1955; ce cours qui apparaît très lié à l'enseignement philosophique comportait une étude des encycliques sociales des Papes et des oeuvres des sociologues catholiques tels Albert de Mun, Failon. Cette spécialisation dans l'enseignement ira en s'accroissant à partir des années 1960 pour devenir exclusivement liée à la prestation d'enseignement en philosophie vers les années 1964 ou 1965.

Au cours des années, le philosophe ou le professeur de philosophie a généralement occupé une place de choix dans l'institution qu'était le collège classique. Ce que l'on peut remarquer sous ce chapitre, c'est le fait que quatre professeurs de philosophie ont occupé des postes de direction dans l'institution comme supérieur (nous notons les cas de Richard, Chartier, Mélançon, et Marcotte), et même des postes de professeur d'université en même temps que celui de professeur régulier (Albani Mélançon, professeur de religion à l'Université Laval ainsi qu'à la Faculté de Commerce

du Centre des études universitaires de Trois-Rivières, et Jean-Albert Bordeleau qui dispense un cours de philosophie sociale à cette même institution). C'est là la principale caractéristique puisque ces professeurs ont exercé bien d'autres fonctions et attributions dans différents organismes diocésains. Ainsi, par exemple, J. Alfred Comtois deviendra évêque de Trois-Rivières.

En marge de toutes ces informations, on peut tirer quelques conclusions sur ce qu'elles nous apprennent du professeur de philosophie.

On peut d'abord remarquer une amélioration évidente dans la préparation académique des professeurs dont la formation est toutefois de plus en plus tributaire des universités romaines telles La Propagande, La Minerve, et l'Angelicum, du moins pour la période allant de 1898 à 1937. Des parallèles intéressants peuvent être faits avec la théologie québécoise qui se prête à certaines similitudes pour les périodes d'influence. (3)

Un deuxième fait s'impose ici: le professeur de philosophie voit se spécialiser sa pratique éducative. Au lieu d'enseigner une ou des matières plus ou moins en relation avec la philosophie, celui-ci enseignera de plus en plus exclusivement cette discipline ou des disciplines auxiliaires telles la théologie.

Nous pouvons enfin constater que le professeur de philosophie a occupé de par sa formation des postes prestigieux en terme de pouvoir de décision et de contrôle au sein de l'institution académique et de l'appareil clérical. Nous sommes bien conscient qu'il ne s'agit pas là d'une conclusion extrêmement rigoureuse et précise, puisqu'il faudrait déborder le cadre de la présente étude et aller voir ce qui se passait dans les autres collèges classiques de l'époque. Cette première conclusion apparaît cependant être révélatrice d'une situation plus globale où le philosophe occupait une position de force dans l'ensemble du savoir et des institutions d'enseignement supérieur, collèges et universités. (4)

C'est d'ailleurs cette même prépondérance de la philosophie dans le champ du savoir qui permettra aux professeurs en cette discipline de dispenser des cours en philosophie sociale dans les premières facultés de ce qui allait devenir en 1969 l'Université du Québec à Trois-Rivières. Ce détail montre bien l'importance du professeur de philosophie dans son rôle d'encadrement des nouvelles disciplines et savoirs. Il fallait faire en sorte que les nouveaux savoirs ne s'éloignent pas trop des considérations philosophiques et de la pensée de l'Eglise. Le philosophe avait ainsi son mot à dire dans un domaine apparemment aussi éloigné que celui de la formation commerciale des étudiants universitaires.



### 3.2 L'enseignement philosophique

Pour faire une étude adéquate de l'enseignement de la philosophie, il nous semble nécessaire d'aborder au moins trois éléments principaux: soit les programmes, les formes d'enseignement et l'on doit pouvoir donner un aperçu des clientèles étudiantes réparties dans les deux années de philosophie, soit la philosophie intellectuelle et la philosophie morale.

L'enseignement de la philosophie au Collège de Trois-Rivières a débuté en 1863 pour l'année de philosophie junior (Philo. I) et en 1866 pour celle de philosophie senior (Philo. II). Les annuaires de l'époque transmettent les grandes lignes de ces programmes dont la formulation dépendait en bonne partie des règlements édictés par la Faculté des Arts de l'Université Laval. En un sens, le contenu des programmes s'avère très proche de celui des différents manuels utilisés de sorte qu'à certains moments les deux se confondent ou presque.

Nous avons retenu la présentation de trois programmes à travers les annuaires du Séminaire: celui de 1877-1878 qui demeurera en vigueur jusqu'en 1937-1938, celui de 1937-1938 qui fonctionne jusqu'en 1964-1965, année d'implantation d'un programme cadre par la Faculté des Arts de Laval sous la poussée des exigences de la réforme scolaire des années soixante et des recommandations du rapport Parent.

Le programme de 1877-1878 se présente ainsi:

- Preuves philosophiques de la religion
- Logique et métaphysique
- Analyse et dissertations philosophiques
- Histoire de la philosophie

Ce programme devait se dispenser à l'aide de manuels tels ceux de Balmes et Sanseverino, du moins jusqu'en 1880, année qui verra l'arrivée du manuel de Zigliara (la "Summa philosophica" dont la première édition date de 1876, imprimée aux Presses Typographiques de La Propagande à Rome).<sup>(5)</sup> Ce programme met l'accent sur au moins deux des divisions traditionnelles de la philosophie que sont la logique et la métaphysique.

Ce programme ne subira que peu de modifications jusqu'en 1937-1938. Il paraît intéressant de s'arrêter quelque peu sur les manuels employés à cette époque puisqu'ils ont marqué et formé quelques bonnes générations d'étudiants.

On peut raisonnablement croire et supposer que les manuels de Sanseverino (Card. Gaetano 1811-1865) et de Balmès (Jaimes, o.p. 1810-1848), auteurs thomistes<sup>(6)</sup> ont vu leur introduction facilitée par la présence de Mgr Louis-François Laflèche (1818-1898), évêque de Trois-Rivières depuis 1870 <sup>(7)</sup> qui venait lui-même à ce qu'un ancien étudiant raconte exposer les principales thèses de ces auteurs aux étudiants. <sup>(8)</sup>

Le manuel de Zigliara (Card. Tommaso Maria

1833-1893) présente les trois divisions traditionnelles de la philosophie: la logique, la métaphysique et la cosmologie assortie en conclusion de notes sur la psychologie et la théologie naturelle. Cette dernière partie se voulait un peu le couronnement de la démarche de connaissance. Un détail manifeste le souci d'orthodoxie de ce manuel. La dernière partie de la "Summa philosophica" de Zigliara porte sur les preuves démontrant l'existence de Dieu. Tout en voulant faire une réfutation des différentes théories adverses telles celles de Malebranche<sup>et</sup> Gioberti, l'auteur vient finalement invoquer, pour appuyer l'autorité de Saint-Thomas une note de la Congrégation du Saint-Office du 18 septembre 1861 condamnant certains aspects de ces théories. (9)

L'année 1937-1938 voit l'inscription d'un programme plus précis pour les deux années de philosophie. Il se présente ainsi:

Philosophie I: Logique, ontologie, cosmologie (Lortie)  
Histoire de la philosophie (A. Robert)

Philosophie II: Théodicée, morale (Manuel de Lortie)  
Histoire de la philosophie (A. Robert)

Ce programme comprend en fait d'une part la transmission d'un certain nombre de connaissances philosophiques graduées en utilisant le manuel de Mgr Grenier en philosophie junior, et celui d'autre part de Lortie en philosophie senior. L'étude de l'histoire de la philosophie se fait grâce au manuel de l'abbé Arthur Robert, professeur à l'Université Laval. Ce programme marque en fait l'utilisation d'un matériel philoso-

phique autochtone, c'est-à-dire produit au Québec. Le manuel de Robert se présente comme une synthèse complète de l'histoire de la philosophie dans la ligne du néo-thomisme. L'auteur ne s'en cache d'ailleurs pas du tout, notamment dans sa conclusion où il affirme ceci:

"Au surplus, et comme conséquence de cette première utilité, elle lui en procure une autre: la conviction intime que parmi toutes les philosophies qui, de par le monde se disputent la certitude, une seule est vraie. C'est la philosophie des docteurs du Moyen-Age et surtout de Saint-Thomas d'Aquin, bref la philosophie scolastique." (10)

Ce programme d'études subira certaines modifications dès l'année académique 1940-1941. Le manuel de Lortie sera mis de côté au profit uniquement de celui de Grenier. Pour ce qui est de l'histoire de la philosophie, le manuel d'Arthur Robert se voit lui aussi remplacé par celui de Maurice De Wulf, professeur à l'Université catholique de Louvain. De plus on ajoute l'étude de l'encyclique Quadragesimo Anno à même le programme des étudiants de philosophie senior. Plus tard, soit en 1956-1957, on substituera le manuel de Thonnard en histoire de la philosophie à celui de De Wulf.

Il faudra cependant attendre les années soixante pour que le programme d'études philosophiques soit modifié substantiellement. L'année 1964-1965 marque l'implantation d'une nouvelle structuration du programme: ces modifications allaient en fait de pair avec la réforme globale de

l'éducation au Québec. Le nouveau programme comprend quatre cours obligatoires (ils portent une numérotation identique à ceux d'aujourd'hui) et un certain nombre d'autres cours portant sur des sujets spécifiques tels le marxisme, le problème de Dieu...etc. A bien examiner de plus près le contenu de la nouvelle séquence de cours, on peut constater que ceux-ci recoupent sensiblement les sujets et les thèmes propres aux contenus des programmes antérieurs à 1964.

Ce qui aurait changé, ce serait du moins dans un premier temps uniquement la présentation extérieure. Cette modification de la structuration des cours n'a donc pas été suivie d'une transformation en profondeur de leur contenu. Ainsi par exemple, le cours de philosophie 30I du nouveau programme offre ce contenu: métaphysique et philosophie morale, ontologie, théologie naturelle (Dieu, son existence, sa nature), histoire de la philosophie (marxisme et existentialisme, et Pierre Teilhard de Chardin). C'est d'ailleurs là un phénomène normal puisque c'est à peu près le même personnel qui dispense les cours de philosophie qu'antérieurement. Il faudra attendre en effet l'institution des Cégep et l'arrivée massive de professeurs laïcs pour assister à une transformation majeure du contenu des cours de philosophie. Ce phénomène s'effectuera au début des années 1970. Notre analyse ne peut évidemment s'étendre plus loin puisque l'enseignement collégial de la philosophie ne sera plus offert au Séminaire de Trois-Rivières à partir de 1968.

Avant de clore le présent point par un examen statistique des clientèles étudiantes en philosophie, il reste maintenant à transmettre quelques témoignages et anecdotes sur la forme d'enseignement en philosophie au cours des années. Ce sont évidemment des informations partielles.

Les cours de philosophie se dispensaient généralement de façon magistrale. Le maître parlait et les étudiants n'avaient qu'à prendre note des éléments de son exposé et de ses remarques. Un premier témoignage laconique d'un ancien étudiant à propos de la classe de philosophie dans les débuts du collège mentionne qu' :

"En 1873, les philosophes étaient peu nombreux, ils se rendaient en classe et récitaient la leçon du jour et recevaient les explications du maître" (II)

Le travail de l'étudiant en philosophie se faisait presque exclusivement à base d'un manuel. Le professeur faisait le plan du texte du volume et il y avait récitation le lendemain sur les notions acquises précédemment. Différents autres témoignages vont dans le même sens et contribuent à montrer que ce type d'enseignement à base de manuel prévaudra très largement au-delà même des années 1960. Le professeur avait évidemment un rôle clé dans ce type de pédagogie puisque c'est lui qui transmettait aux étudiants les explications simplifiées à propos d'une matière souvent complexe, aride et rédigée en latin. Le contenu de ces manuels était géné-

ralement ardu et sa présentation fait appel à une multitude d'autres connaissances, qu'elles soient bien sûr d'ordre philosophique, historique, littéraire et théologique . Cette situation semble particulièrement le cas pour les manuels romains tels ceux de Sanseverino, Zigliara, et c'est en partie pour cette raison que l'on adopta à partir des années 1940 des manuels québécois, plus simples et référant moins à des styles de problématiques élaborées par des auteurs européens.

L'enseignement de la philosophie et les dissertations se faisaient en latin au début du collège. L'annuaire du collège en fait foi. Vers 1909, les cours se donnent encore en latin, mais les explications se font cependant en français. Cette situation s'est généralement maintenue jusqu'aux années 1940.

En guise de conclusion, il est bon de prêter attention à deux témoignages sur cet enseignement philosophique. Le premier témoignage vient d'un ancien de l'institution tandis que le second provient d'un prêtre, lui-même professeur de philosophie, représentant la région de Trois-Rivières <sup>au</sup> jury du baccalauréat à l'Université Laval en 1913.

Voici le témoignage de Me Louis Durand, étudiant en philosophie en 1909:

"Hector et moi nous nous sommes séparés en 1910, à la fin de notre première classe de philosophie, où d'abord nous avait accueilli en septembre 1909, ce cher et bon M. Hector Marcotte, prêtre et professeur comme les autres dont j'ai parlé jusqu'ici... il ne nous lisait pas de sa voix voilée, mais nette, des pages de stylistes français puisqu'il nous enseignait la philosophie en latin de Zigliara, manuel en usage à l'époque chez nous. Seulement, ayant fait de son mieux en latin pour nous bien pénétrer de l'argumentation de notre auteur, fidèle disciple de St-Thomas d'Aquin, il nous servait en un français impeccable mais simple coulant de source, tout ce qui pouvait nous être utile à mieux assimiler par endosmose cérébrale ce qu'il connaissait à fond que nous avions du mal, je parle de moi évidemment, à simuler une intelligence éblouissante de ce dogmatisme dogmatique, comme son adjectif l'indique!"

(12)

Ce témoignage indique en fait le caractère laborieux de cet enseignement à la fois pour le professeur qui devait s'évertuer à le rendre accessible et l'étudiant qui avait à se hisser au niveau d'abstraction auquel le manuel l'invitait à travers un dédale de thèses et de réfutations.

Le second témoignage est éclairant sur l'enseignement de l'époque puisqu'il nous vient d'un ecclésiastique engagé dans les questions d'éducation. Il a aussi l'avantage de venir d'un membre de l'institution qui, de par sa fonction peut comparer les enseignements de toute la province. Il s'agit en fait d'un compte-rendu du jury de baccalauréat de l'Université Laval dont la section de philosophie était présidée par l'abbé J. Alfred Comtois, professeur en cette



discipline au Séminaire de Trois-Rivières:

"Le troisième rapport, celui du jury de philosophie, est de l'abbé Comtois, des Trois-Rivières. Le professeur trifluvien rappelle à propos de l'enseignement de la philosophie doit être exposé avec simplicité pour qu'elle soit attrayante, et accessible à tous. Nos jeunes philosophes cultivent trop la mémoire, pas assez le raisonnement, et ont un manque exagéré de confiance dans leur propre jugement." (13)

On est trop fidèle à la lettre, trop peu à l'esprit. Bien que la formulation de ce jugement sévère sur les pratiques philosophiques d'époque veuille rendre compte d'un contexte global, i.e. provincial, il reste que celui-ci s'applique dans le cas de ce qui s'est pratiqué comme enseignement philosophique à Trois-Rivières. Il ne nous appartient évidemment pas de porter un jugement trop hâtif sur un témoignage comme celui-là, car il en faudrait un certain nombre d'autres pour se prononcer en toute pertinence. Ces quelques témoignages et anecdotes rapportées ici pourraient laisser une impression négative de l'enseignement philosophique tel que pratiqué au Séminaire de Trois-Rivières, mais il faut cependant nuancer tout cela puisque nous ne voulons pas reléguer aux oubliettes le bon travail des professeurs de philosophie qui se sont dévoués à dispenser cet enseignement dans des conditions souvent difficiles.

## Les étudiants

Les étudiants qui fréquentaient le collège classique avaient à parcourir deux années d'études terminales, les classes de philosophie, dans lesquelles on leur enseignait obligatoirement huit heures de philosophie par semaine. Il est indéniable que cette discipline avait un poids considérable tant dans la formation de l'étudiant que dans l'enseignement même. Elle jouissait d'un statut enviable. Pour donner un aperçu quantitatif de cet enseignement, le recours aux statistiques relatives aux clientèles étudiantes s'avère d'un secours tout à fait particulier et pertinent.

De 1862 à 1967, le nombre d'étudiants qui accédèrent à la formation philosophique a généralement cru à un rythme soutenu mais saccadé. Cette croissance des effectifs étudiants s'est révélée relativement stable jusque vers les années 1880. Après cette date et particulièrement à partir de 1920, les effectifs vont se gonfler périodiquement jusqu'en 1965, passant d'une trentaine d'étudiants environ en 1880 à plus de 130 étudiants dans le milieu des années soixante.

Par souci de précision, on peut généralement décrire empiriquement la croissance des effectifs étudiants à partir d'une division en quatre périodes principales: celle des débuts en 1863 jusqu'en 1880 qui marque une croissance faible, celle qui va des 1880 à 1920 caractérisée par un

la troisième qui part de 1920 et qui s'étend jusqu'au milieu des années 1940 et que l'on peut qualifier de croissance moyenne et finalement la période qui part de 1945 jusqu'à 1965-1966 qui fait état d'une progression très forte des clientèles étudiantes.

La première année où l'on enseigna la philosophie au Collège de Trois-Rivières, il y avait trois étudiants. Ce chiffre ira s'accroissant jusque vers 1880 pour atteindre alors une trentaine d'étudiants. Les effectifs allaient se maintenir à peu près autour de ce chiffre jusqu'en 1920. Après cette date, ces effectifs allaient atteindre quelques 90 étudiants vers 1938 pour redescendre à 50 étudiants en 1943. Par la suite, c'est-à-dire de 1945 à 1968, soit la période d'après-guerre, le nombre d'étudiants allait grimper jusqu'à des sommets inégalés: 139 étudiants en 1950-1951 et 140 en 1961-1962. Ce phénomène de très forte hausse des clientèles a pu jouer, comme nous le verrons, dans une certaine désaffection pour les activités de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin à la fin des années 1940. (14)

Le présent chapitre s'est attardé à décrire les aspects les plus terre-à-terre de l'enseignement philosophique au Séminaire de Trois-Rivières.

Ce collège fondé en 1860 commencera à dispenser les cours de philosophie dès 1863. Durant les premières années les professeurs n'ont pas de véritable préparation spécifiquement académique pour l'enseignement de cette discipline. Avec les années, la maturation des traditions pédagogiques se fait sentir car dès 1898 on envoie des étudiants acquérir une formation philosophique à Rome. Dans les années 1940, on sera en mesure de les former au pays même dans les facultés de philosophie fraîchement instituées.

Cette maturation des traditions pédagogiques s'est aussi fait sentir au plan des programmes et des manuels employés qui manifestent un souci de coller davantage à la réalité québécoise tout en demeurant fidèle à la source romaine.

Les différents éléments de cette étude ont aussi permis de mettre à jour les liens étroits qui existaient entre le Séminaire de Trois-Rivières et la Faculté des Arts de l'Université Laval de Québec d'où de multiples directives émanaient. Nous venons ici d'étudier un peu l'aspect externe de l'enseignement philosophique. Il nous appartient maintenant d'essayer d'en explorer l'intérieur grâce à l'examen des débats de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin, le grand cercle d'étude du Séminaire.

## Notes:

1. Cette nouvelle est parue dans le Journal des Trois-Rivières, le 24 mars 1870.
2. Deus Scientiarum Dominus, Actes de SS. Pie XI, Paris, La Bonne Presse, 1931, pp. 52-88.
3. Comme la philosophie et la théologie québécoises ont longtemps fonctionné de près, il est intéressant de connaître les périodes d'influence de la formation des théologiens québécois. Pour ce qui est des sources d'influence de ces théologiens québécois, l'on peut noter que la période 1920-1954 correspond à la prédominance de la source italienne assortie d'une référence presque exclusive au thomisme. Après cette date, soit de 1954 à 1964, l'on s'aperçoit de l'affaiblissement de la source italienne et son effacement à partir de 1964. On trouve ces informations dans cette étude de P. Partikian et Louis Rousseau, La théologie québécoise contemporaine 1940-1973: genèse de ses producteurs et transformations de son discours, Québec, Institut Supérieur des Sciences humaines, Coll. Etudes sur le Québec, no. 8, 1977, 162 p.
4. L'étude de Marc Chabot, La philosophie et les philosophes québécois: écriture et interventions dans les périodiques québécois de 1930 à 1950, thèse de M.A. en philosophie, UQTR, 1979, 140 feuilles, l'a fort bien démontré. Le philosophe en milieu universitaire au Québec dans les années 1930 à 1950 avait une importance notable qui se manifestait non seulement par l'occupation de postes d'autorité dans l'institution mais aussi par le rôle dévolu à la philosophie comme "protectrice et rempart de la vérité catholique".
5. La prescription de ce manuel fait suite aussi aux directives de la lettre circulaire de Mgr Laflèche en date du 20 décembre 1879 dont on trouve copie en annexe.
6. Il s'agit de ces manuels: Sanseverino, G., Elementa philosophiae christianae cum antiqua et nova comparata, Naples, 1864-1865, et De Balmes, J. Philosophie fondamentale, Paris, 1852.

7. Mgr Laflèche prescrivit les manuels de Sanseverino et de Balmès dans une lettre circulaire du 20 décembre 1879.
8. Ce détail est extrait de l'article du R.P. Marie-Augustin, "Souvenirs", in Le Ralliement, janvier 1930.
9. Zigliara, T. M., Summa philosophica, Lyon, Briday, 1882, 2 tomes, p. 374.
10. Robert, Arthur, Histoire de la philosophie, Québec, deuxième édition, 1920, p. 399.
11. Marie-Augustin, P., "Souvenirs", in Le Ralliement, janvier 1930.
12. Durand, Louis, Laborieux, diligents, débrouillards, Trois-Rivières, Ed. Bien Public, 1959, pp. 7-8.
13. "Le rapport du jury de baccalauréat", in Le Bien Public, 20 mars 1913, p. I.
14. On peut retrouver en annexe le tableau des statistiques étudiantes en philosophie pour la période 1863-1964.

## Chapitre IV

#### IV. L'ACADEMIE SAINT-THOMAS D'AQUIN: HISTOIRE ET PRODUCTIONS

Pour comprendre la place de la philosophie et saisir la perception qu'on s'en faisait dans l'univers collégial québécois de la fin du XIXième siècle et de la première moitié du XXième siècle, il est indispensable de jeter plus qu'un simple aperçu sur les productions académiques de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin.

C'est en effet en son sein que se discutèrent de multiples questions à incidence politique, éthique, religieuse et idéologique propres à l'époque. En un sens, les débats reflètent de façon beaucoup plus fidèle quel les manuels les préoccupations entretenues sous le couvert de la philosophie. Ces débats témoignent de la vivacité du milieu intellectuel et du degré de "digestion" des théories intellectuelles et officielles de l'époque. Il est beau d'étudier une époque en fonction de ses idéologies officielles et globales, mais il est plus intéressant en un sens de descendre en dessous de ces idéologies pour voir ce qu'elles recèlent et comment elles s'inscrivent dans la cohérence de pratiques sociales. Une telle étude dont nous ne faisons que poser les jalons reste à élaborer pour toute l'histoire de la philosophie au Québec. Elle pourra servir à relativiser des jugements parfois un peu courts ou sommaires sur notre passé philosophique.



#### 4.I Historique et organisation de l'Académie

Avant d'aborder l'étude des productions de l'Académie, nous donnerons un certain nombre de détails sur l'historique de cette institution, sa structure et son organisation.

Le mouvement de retour au thomisme antérieur à la restauration de 1879 se fit entre autre autour de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin de Pérouse où un certain Joachim Pecci, s.j. (futur Léon XIII) était évêque. A partir de la restauration de 1879, on vit se créer une Académie à Rome et dans de nombreux pays d'Europe et d'Amérique. Au Québec, nous avons eu l'équivalent de cette Académie romaine à partir de 1930. Il en était de même généralement dans les collèges et séminaires de la Province de Québec. Dans la région mauricienne, une Académie avait été fondée en 1842 au Séminaire de Nicolet sous la direction de personnalités brillantes tels l'abbé J.B.A. Ferland et Antoine Gérin-Lajoie. Malgré des périodes d'absence, elle maintint ses activités jusque vers les années 1940 pour disparaître. Elle ne répondait alors plus aux besoins du moment. (1)

L'Académie Saint-Thomas d'Aquin fut fondée au Collège de Trois-Rivières en 1861. Cette institution aura une existence de cent ans et disparaîtra presque dans l'indifférence en 1962. (2) Les premières années de l'Académie furent prolifiques. Ses activités ont cependant connu une

certaine fluctuation entre 1866 et 1870, puis elles prennent un nouvel essor à partir de 1877. Vu le manque de documents pour la période antérieure à 1924, notre étude s'est concentrée sur la période allant de 1925 à 1962. Nous n'avons cependant pas négligé complètement les années antérieures à 1925 puisque nous avons essayé de les couvrir à partir d'articles puisés dans différents journaux et revues. (3)

Voyons comment nous sont rapportés les débuts de cette Académie par l'abbé Louis Richard, professeur et historien du collège. Il la décrit comme une:

"...société littéraire ayant pour but l'étude des questions historiques, l'exercice de la composition, la critique littéraire, la déclamation oratoire. A ce moment même, l'Eglise faisait les premières vêpres de l'Ange de l'Ecole et M. Panneton crut que St-Thomas avait plus de titres qu'aucun autre saint du ciel à être choisi pour patron et pour protecteur de la nouvelle société."

"Ainsi fut fondée, le 6 mars 1861, sous le patronage de St-Thomas d'Aquin, l'Académie du Collège de Trois-Rivières, au sein de laquelle tant de jeunes orateurs essayèrent leurs premières armes et purent se préparer aux luttes que plus tard, ils eurent à soutenir, soit à la tribune, soit à la presse." (4)

Dans ses débuts, l'Académie se veut une institution d'échanges et de discussion à caractère plutôt littéraire. Ce n'est qu'avec l'entrée de la philosophie comme discipline obligatoire lors de l'affiliation du collège à l'Université Laval que les débats et travaux qui s'y effectuèrent prendront une allure

plus philosophique, soit à partir des années 1870. On peut aussi remarquer que cette Académie fut mise sous le patronage de Saint-Thomas d'Aquin et que celui-ci était fêté dès le mois de mars 1862 (5), et ceci 17 ans avant l'encyclique Aeterni Patris. Ces deux faits montrent à leur façon la préparation préalable à la restauration thomiste de 1879 et peuvent servir à expliquer dans une certaine mesure la vitesse d'implantation du thomisme après 1880.

L'Académie se réunissait environ sept ou huit fois durant l'année scolaire pour discuter de différentes questions d'actualité et pour préparer les étudiants aux séances solennelles qui se tenaient généralement au mois de mars, autour de la fête de Saint-Thomas d'Aquin.

Les séances solennelles de l'Académie se déroulaient habituellement devant un parterre prestigieux. L'évêque de Trois-Rivières, les autorités du Séminaire, des membres du clergé trifluvien ainsi que les représentants de l'autorité civile tels les députés provincial et fédéral, le sénateur trifluvien s'y présentaient. Outre les déclarations de morceaux littéraires de classiques, le programme d'une séance solennelle comprenait un discours et un débat sur une question de l'heure. Le débat qui semble avoir été une forme privilégiée d'intervention des philosophes se déroulait un peu à la façon des fameuses "disputatio" médiévales. (6) Un thème de départ étant posé, un premier (ou des premiers intervenants nommés "defendentes") soutenait une thèse en

relation avec le thème initial, un second (ou les "opponentes") apportait des éléments contraires pour infirmer la thèse initiale et le directeur de l'Académie (toujours un ecclésiastique) s'efforçait de faire une synthèse du débat tout en proclamant le vainqueur de cette joute oratoire. Le directeur de l'Académie faisait habituellement la synthèse du débat lors des séances ordinaires, mais cette tâche était toutefois dévolue à l'évêque lors des séances solennelles. Celui-ci faisait alors une longue allocution tentant de rappeler les principaux canons de la pensée de l'Eglise par rapport aux questions discutées.

Le débat à deux intervenants avec une synthèse finale était la forme la plus simple et la plus courante, mais il y eut souvent des débats mettant aux prises quatre intervenants. Ces débats nécessitaient une recherche en profondeur. Nous avons pu relever quelques exemples de ces débats à quatre intervenants: un débat datant de 1932 sur le féminisme se tint sous cette forme de même qu'un autre sur le progrès moderne en 1936. Lors de la tenue de ces débats, les deux premiers intervenants soutiennent la position pro-féministe et les deux autres la position adverse.

La structure de l'Académie comprenait un président dont le siège était toujours dévolu à un étudiant des classes supérieures (Philo. I, II, ou Rhétorique), un directeur (siège occupé par un ecclésiastique), un vice-pré-

sident, un secrétaire et un trésorier. De plus trois censeurs étudiants et un bibliothécaire complétaient la composition de cette Académie. Tous ces derniers postes d'officiers étaient détenus par des étudiants.

Les conditions d'admission ont relativement peu varié au cours des années, si l'on excepte l'année 1962. A une certaine époque, on exigeait que l'étudiant désirant être admis à l'Académie ait conservé au moins les 2/3 des points en classe; en 1938, on exige de l'étudiant qu'il présente un travail d'au moins 15 pages, qu'il puisse déclamer et faire une page de lecture devant un jury, et que sa conduite morale fasse l'objet d'une enquête. En 1962, et cela marque une évolution, on demande la préparation de travaux sur le cinéma comme nouvelle exigence d'entrée à l'Académie. Il ne fait alors nul doute que le bouillonnement des arts et des sciences humaines et entre autre le cinéma, disputaient à la philosophie une place toujours plus importante sur la scène collégiale. Le cinéma avait acquis ses lettres de noblesse au Séminaire puisque l'abbé Albert Tessier (1890-1976) oeuvrait dans le développement de cet art depuis les années 1930 de même que l'abbé Léo Cloutier. Un ciné-club avait d'ailleurs été fondé au Séminaire vers la fin des années 1950. C'est alors un peu le commencement d'une nouvelle époque.

#### 4.2 Les productions de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin: les principaux champs d'intérêts et les thèmes correspondants

Faire l'analyse d'une production aussi vaste que celle de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin nécessite un certain découpage des différents éléments qui la constituent, sans quoi on ne s'expose qu'à relater un ensemble de faits disparates. Pour favoriser une certaine intelligence de ce qui se faisait comme travaux en cette Académie, nous avons dû regrouper les différentes productions autour de certains champs d'intérêts ou de préoccupation. Nous avons inséré dans ces champs d'intérêt une série de thèmes correspondants qui faisaient l'objet d'étude et de discussion.

Ces trois grands champs d'intérêt sont les suivants: les problèmes sociaux comme premier champ, la philosophie et les autres disciplines (comment sont envisagées les différentes disciplines et leurs interrelations), et les personnages modèles auxquels les débats de l'Académie font souvent référence. Le culte des personnalités constituera d'ailleurs une caractéristique notoire de ces débats dans les années 1930 et 1940. Nous analyserons plus loin le sens du recours aux personnalités modèles.

Il est évident que les débats académiques constituaient une scène intellectuelle privilégiée de l'époque, du moins pour la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et les premières quarante années du XX<sup>ème</sup> siècle. Ces débats permettaient

en fait aux intellectuels en herbe et plus agés de se produire et d'exposer leur pensée par rapport à différentes questions d'actualité sous un certain "couvert" de la philosophie.

Un bon nombre de questions étaient en effet envisagées sous l'angle philosophique du thomisme. En fait, la philosophie servait un peu de caution morale aux positions doctrinales de l'Eglise en différentes matières. La philosophie constituait un espèce de "terrain neutre" (ou que l'on voulait "neutre") sur lequel pouvoir rejoindre les intellectuels de toute allégeance et ainsi permettre de se donner une certaine

crédibilité sans qu'on soit d'abord sur un terrain perçu comme théologique. Dans les débats que nous avons étudiés, on fait très très peu référence à des textes directement tirés de la Bible ou du discours théologique de l'Eglise, mais les positions de celle-ci sont tout de même affirmées au travers la philosophie. C'est un peu pourquoi l'on avait tant besoin de faire intervenir cette discipline dans les débats. On se trouve en présence ici d'un type de discours qui utilise dans ses affirmations d'un élément médiateur (dans ce cas-ci, c'est la philosophie) à travers lequel des positions ou des thèses théologiques sont exposées et mises de l'avant.

Nous avons regroupé les productions sous les trois champs mentionnés antérieurement. Dans le premier champ intitulé "Les problèmes sociaux", nous avons inclus les thèmes suivants: le féminisme, l'américanisme associé à la pauvreté des moeurs, le socialisme et la

question de l'urbanisation. Dans le champ portant sur la philosophie et les différentes disciplines entrent les thèmes mettant en opposition ou en relation d'accord la science et la philosophie, les lettres, la valeur du journalisme et des différentes professions qui s'offrent à l'étudiant. Le troisième champ met en relief les personnages modèles tels Saint-Thomas d'Aquin, les Papes, les laïcs comme Louis Veuillot, Garcia Moreno et Frédéric Ozanam.



Ier champ d'Intérêt: les problèmes sociaux.

Comme l'Académie se voulait présente au coeur des débats de l'époque, il est normal que le problème du féminisme ait retenu l'attention de cette institution au point d'y consacrer une séance complète en 1932 et d'y faire référence à plusieurs reprises au Cercle Saint-Thomas, affilié à l'ACJC. Nous allons tenter de rapporter succinctement le débat.

Selon la formule habituelle, ce débat sur le féminisme mettait aux prises quatre intervenants et se voyait complété par la conclusion du directeur de l'Académie. Les argumentations en faveur du féminisme peuvent se résumer ainsi:

- I. La femme peut s'occuper de politique sans nuire à sa famille. Elle doit gagner son pain comme la gent masculine. La femme a été maintenue à l'écart dans le passé de peur de la voir supplanter les hommes.

L'argumentation adverse se présente ainsi:

2. La femme doit être soumise à l'autorité. Son émancipation est une des causes de la crise actuelle, tant au plan économique qu'idéologique. Au premier plan, l'arrivée des femmes au travail provoque un encombrement dans les professions; au second plan, l'émancipation des femmes met en cause l'autorité, contribuant à ébranler la religion et la famille.

Le mot de la fin du directeur de l'Académie, l'abbé Albert Tessier, conclut que le féminisme mitigé et bien compris pourrait rendre service à l'humanité toute entière. A ce débat, les tenants de la position féministe l'emportent sur leurs adversaires. La teneur de cette conclusion est à analyser de plus près car elle marque une certaine évolution de la part des gens de l'époque et de certains membres du clergé à l'égard de ce problème. (7) Il est évident que cette évolution de la pensée à l'égard du féminisme n'était pas le lot de tous les gens de l'époque ni de tous les membres du clergé, puisque l'on devait nourrir les mêmes appréhensions à l'égard de ce phénomène que Mgr L. A. Pâquet. Celui-ci avait condamné les féministes dans ses différentes interventions dans la presse ou dans ses volumes, assignant principalement à la femme l'exercice de ses rôles traditionnels. (8) Cette conclusion marque donc le désir de la part d'une certaine faction du clergé d'être davantage à l'écoute des problèmes contemporains et de les intégrer dans le cadre de la pensée et de l'action de l'Eglise.

Un deuxième thème ayant revêtu une importance marquée au cours des années 1920 et 1930 est celui de l'américanisme, c'est-à-dire l'influence grandissante du mode de vie et des moeurs américaines dans le milieu traditionnel québécois et de leur inévitable incidence morale. Ce grand thème sert de point de départ pour une discussion et une analyse de beaucoup d'autres problèmes tels le mauvais cinéma, le

jazz, le progrès moderne et la présence des cercles neutres. La présence américaine est perçue comme une menace directe à la pureté des mœurs. Le plus bel exemple de ce type de pensée est apporté par cette citation extraite du discours du Père Alexandre Dugré, s.j., prononcé lors d'une séance de l'Académie:

"Les dangers qui menacent la jeunesse étudiante sont nombreux. Et le plus redoutable, c'est le confort, la jouissance. Il nous vient pour une bonne part, de l'esprit américain qui nous envahit à pleines revues comme à pleines voitures au temps du tourisme. Les dangers d'ordre plus général, comme la question juive, les bolchevisme ne doivent pas non plus nous laisser les jeunes gens indifférents." (9)

L'influence de l'esprit américain est la cause de troubles nombreux, elle menace la vie morale et nationale en leur substance même. Dans cet extrait de discours, l'allusion aux doctrines adverses (communisme et socialisme) est en fait devenue secondaire ici; on en parle bien sûr mais comme étant les effets et les manifestations d'un même état d'esprit matérialiste qui met l'accent sur le désir et la possession effrénée des biens matériels et du profit. Cet esprit de luxure conduit en fait aux pires excès, comme en fait foi l'expérience américaine:

"Avec son industrialisation à outrance, la république américaine produit le résultat épouvantant de trois millions de chômeurs qui quêtent leur pain et leur soupe sans compter les déplorables effets moraux qui découlent de la misère et de la faim." (10)

Selon cette argumentation, l'industrialisation à outrance est génératrice d'une décadence morale et matérielle si l'on s'y engage, et c'est d'ailleurs en partie pourquoi il faut revenir à un mode de vie plus naturel, plus sain qui favorise aussi la pratique de la vertu. Cette argumentation se veut en fait un peu une défense contre les effets d'un capitalisme féroce dont on voyait et constatait chaque jour les déplorables suites pendant la crise économique des années 1930.

Ce problème de l'américanisme ne se limitait pas uniquement à l'aspect économique mais posait une série d'autres problèmes sous-jacents tels l'influence du jazz, du mauvais cinéma...etc. Les questions du jazz et du mauvais cinéma sont à maintes reprises soulevées entre 1925 et 1940 dans les débats de l'Académie. Ces nouvelles modes saugrenues se devaient d'être rejetées puisqu'elles représentaient un mode et un style de vie trop empreint de matérialisme.

La pauvreté des mœurs est aussi mise en relation avec les conséquences de l'influence croissante de l'américanisme. L'appât du gain provoque l'exode des campagnards vers les villes et devient alors un puissant facteur de dégénérescence morale et intellectuelle. Une conférence de l'abbé Emile Cloutier (II) du 4 avril 1929 brosse un tableau peu reluisant de la société québécoise d'alors: la foi a perdu de son intensité, le respect de l'autorité n'est plus qu'un

vain mot, la pureté des mœurs se dégrade, le cinéma et les modes américaines prennent de plus en plus d'importance et le travail du dimanche s'implante peu à peu.

Les sociétés neutres sont aussi envisagées dans l'optique de l'influence grandissante des américains. Elles font l'objet de vives attaques et de dénonciations de la part des membres de l'Académie. On vise entre autres les "Mooses" et les "Oldfellows" de même que les francs-maçons. Ces cercles neutres comportent des dangers notoires. Ils contribuent d'abord à affaiblir la foi puis ils amènent l'indifférence en matière de religion tout en faisant scandale par la tenue de propos séditionnels, dira-t-on. Tous ces groupes ou cercles neutres constituent des menaces pour l'Eglise, c'est pourquoi il faut les contrer par tous les moyens possibles. A cet égard, le recours à l'expression de Louis Veuillot, célèbre journaliste catholique français revient à quelques reprises: "Vivre et penser en dehors de la religion n'est pas possible sans la haïr un peu", car on voulait montrer par là l'importance de la présence des cadres cléricaux lors de l'apparition de tout phénomène ou expérience nouveaux.

Un second groupe d'interventions et de débats a aussi porté sur les doctrines socialistes, communistes et leur comparaison avec le capitalisme. Il va sans dire que la crise économique des années 1930 a comme provoqué un essor sans précédent des discussions et des interrogations à propos du système économique, de ses finalités et même du progrès

tout entier à qui l'on imputait l'apparition de toutes ces nouvelles doctrines.

Le progrès moderne est souvent perçu comme une menace à l'ordre social traditionnel. Là encore, de nombreux arguments entrent en contradiction à ce sujet: les uns prétendant que le progrès moderne offre un caractère factice, ne faisant que produire de nouveaux et nombreux besoins qu'il ne peut combler par la suite. Mais au fond, dit-on, ce qui est mauvais dans le progrès, c'est davantage le radicalisme qui l'accompagne. Et d'ailleurs de noter le directeur de l'Académie, le progrès ne peut être condamné puisque le philosophe Maritain ne l'a pas condamné. Le directeur de l'Académie propose plutôt de "le mettre au service de la croix et non de l'argent". (12) Il est indéniable que Maritain exerçait une influence croissante dans les esprits de l'époque comme porte-parole d'une philosophie catholique engagée. Le progrès moderne devait être modéré puisque si on le pousse à l'extrême, il va produire des fruits malheureux comme celui du capitalisme et des excès encore pires comme le socialisme et le communisme. Puisque l'on ne peut pas arrêter le progrès sous toutes ses formes, il faudra le christianiser.

Ces dernières doctrines occupent grandement les esprits. Les débats manifestent une recherche tout de même soucieuse à propos de ces doctrines. Voici donc

comment est présenté le libéralisme économique:

"Le libéralisme économique découle du libéralisme philosophique et religieux qui s'affirme vers 1789. Produire et consommer, c'est là tout l'homme. Dans le domaine moral, la religion est foulée aux pieds, tout cela amène la prédominance des capitalistes." (13)

Cette caractérisation sommaire du libéralisme économique en relie l'existence à des motifs d'ordre idéologique. Comme l'alliance de la religion et de l'Etat s'est brisée en 1789, leur divorce a laissé le champ libre à l'essor et à l'expansion d'un capitalisme sauvage dont nous subissons depuis les effets néfastes.

De leur côté, le socialisme est présenté d'une part comme étant " la doctrine des travailleurs organisés qui veulent s'emparer des biens de production concentrés en un seul point par le vol du patron thésaurisant sur le travail de l'ouvrier" mais l'auteur s'empresse cependant d'ajouter en contrepartie que le patron prend des risques et assume des responsabilités pour montrer son droit à la propriété privée. L'auteur passe finalement en revue Marx et Lénine en leur opposant les écrits du cardinal Villeneuve de Québec et du sociologue Faillon.

Ce débat met aussi en oeuvre une discussion de la nécessité de la propriété privée. On l'estime et la juge nécessaire dans le cadre de la société;

"La propriété privée est nécessaire étant donné le foyer des tendances mauvaises allumées en notre nature, l'égoïsme, l'envie. Le communisme n'aurait été acceptable seulement si le premier homme n'avait pas péché comme l'enseigne St-Thomas. L'auteur a posé comme postulats que tout homme a été créé par Dieu et son salut se fait au moyen des biens matériels." (14)

Après une réfutation des deux thèses en présence, la conclusion est la suivante: les deux méconnaissent ou sous-estiment les valeurs spirituelles et sont donc à rejeter vu leur incomplétude.

Les relations patronales ouvrières sont aussi envisagées dans le même esprit:

"Patrons, vous avez des droits, mais vous avez aussi des devoirs, si en raison de votre capital, de votre intelligence, de votre initiative, de vos risques et de votre rang social, vous avez droit à une plus grande part de profits et d'aisance, n'oubliez pas que vous devez à votre employé le juste salaire, la sauvegarde de ses intérêts spirituels et moraux, le respect de sa vie comme de sa personne. Et vous ouvriers, vous avez des droits qui constituent précisément les devoirs du patron. Mais souvenez-vous que vous devez faire preuve de bonne volonté, d'honnêteté de modérations dans vos requêtes, de méfiance à l'égard des fauteurs de désaccord." (15)

La façon dont on entrevoit les doctrines sociales adverses et les relations de travail n'est pas uniquement négative puisqu'on leur propose des antidotes puisés dans la doctrine



sociale de l'Eglise. Ce mouvement d'étude des problèmes de l'heure se voulait une tentative d'encadrement et de récupération des différentes forces sociales et de leurs doctrines par l'Eglise. Le raisonnement est le suivant: si l'on avait pas fourni un quelconque encadrement à ces phénomènes, ceux-ci auraient pu se développer en dehors de l'univers catholique et ainsi se transformer en obstacles à l'édification de l'ordre social catholique que l'on voulait instaurer peu à peu. Il est bien évident que l'énergie que les philosophes déployaient à combattre les doctrines adverses telles le communisme et le socialisme peut sembler un combat artificiel puisque les forces socialistes et communistes du Québec des années 1920 et 1930 n'avaient de poids ni d'influence véritables dans la société d'alors. Mais il ne faut cependant pas oublier que les philosophes dépendaient alors étroitement de Rome aux plans idéologique et institutionnel dans une certaine mesure. Le contexte européen était évidemment beaucoup plus concerné par l'émergence des doctrines socialistes et communistes qu'en Amérique du Nord. C'est justement en Europe que le pouvoir et l'influence de l'Eglise étaient menacés, non pas au Québec, du moins à court terme. Les philosophes ont donc développé et sur-développé des mécanismes de défense contre des doctrines et des groupes marginaux; c'est d'ailleurs pourquoi ces questions présentent pour nous un caractère "forcé" et artificiel et semblent jurer par rapport au contexte réel de la société.

On ne saurait cependant s'en tenir à cette

seule explication. Ce qui peut aussi éclaircir cet acharnement mis par les philosophes et l'Eglise dans leur combat contre les fausses doctrines, c'est justement que ces doctrines ou leur influence potentielle mettaient en danger le projet de rechristianisation de la société par l'Eglise.

Un dernier thème méritant une attention est celui de l'urbanisation. Ce thème aurait fort bien pu être inséré avec le thème du progrès, mais il semble avoir fait tellement l'objet d'étude et d'interrogation qu'il apparaît nécessaire de le traiter à part. On fait largement l'apologie de la vie à la campagne. Celle-ci apporte non seulement plus de liberté, d'indépendance et de biens naturels, mais elle favorise une vie morale plus saine, contrairement à la ville. Un débat mettant aux prises les partisans de l'ouvrier urbain et du cultivateur aboutit à des résultats et conclusions similaires. Même si la vie urbaine comporte des attraits indéniables, il demeure qu'elle comporte des risques dangereux pour le salut de l'âme, dit-on. Le phénomène de l'urbanisation est aussi envisagé comme la rupture d'un équilibre dans la société qu'il faut conjurer. C'est ce qu'exprime ici l'intervention de Mgr Comtois devant l'Académie le 18 novembre 1934:

"Les temps sont durs: nous passerons à travers. On a dénoncé la désertion des campagnes. C'est un mal qui date de toujours. L'équilibre est rompu." (36)

A certains moments, on affirme la priorité de l'agriculture comme forme d'activité économique privilégiée dans la société, ou en tout cas souhaitable nous mentionne une intervention au Cercle St-Thomas en 1933. Il pourrait sembler ici que les différents intervenants menaient un combat d'arrière-garde en proposant le modèle agriculturiste en pleine crise du capitalisme et que leurs positions résultent d'un aveuglement pur et simple face à la conjoncture, mais cela est plus ou moins juste puisque l'on trouve à côté de ce premier type d'interventions certains autres discours faisant état de la nécessité de préparer l'avenir des citoyens des villes ou à tout le moins du désir de mieux les encadrer au sein de leur milieu. Il semble d'une part que l'on condamne le phénomène de l'urbanisation en proposant un mode de vie campagnard comme idéal mais tout en essayant de récupérer le mouvement par des stratégies d'encadrement des groupes déjà en ville.

On a déjà observé ce phénomène d'encadrement de phénomènes nouveaux dans le cas du féminisme. Dans ce dernier cas, il a été fécond puisqu'il a donné lieu à la création d'un réseau d'écoles ménagères à travers tout le Québec sous le patronage de l'abbé Albert Tessier. Celui-ci fut pendant quelque temps directeur de l'Académie vers 1937. En initiant les jeunes filles à des métiers et arts nouveaux, on leur assurait une place plus grande et un engagement plus soutenu et plus intégré dans la société.

### IIIème champ: la philosophie et les autres disciplines

Les débats de l'académie ont à plusieurs reprises porté sur un examen et une opposition des différentes disciplines d'où la philosophie sortait triomphante. Comme cette discipline occupait une position de force dans le champ du savoir, elle se devait par conséquent de maintenir les autres disciplines à l'exception de la théologie dans un rôle de subalternes. La philosophie ne devient dans ce contexte pas tant une discipline au regard serein qu'une arme de combat pour écraser de son autorité et de sa force les prétentions adverses. C'est d'ailleurs lorsqu'elle joue ce rôle qu'elle peut le plus souvent revêtir un caractère idéologique, puisqu'elle ne fonctionne plus selon une rationalité interne mais se voit plutôt soumise à des impératifs étrangers comme les visées d'un pouvoir qui veut étendre sa domination.

Nous exposerons sous ce champ d'intérêt la vision que l'on se faisait de la philosophie et des différentes autres disciplines (les lettres, le journalisme) et professions (libérales ou commerciales).

Le rôle que l'on assigne à la philosophie est celle d'un surveillant ou d'un gardien de la doctrine de l'Eglise. Dans une intervention à l'Académie Saint-Thomas d'Aquin datée du mois de mars 1890, Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, mentionne la nécessité de la philosophie

"Nous avons besoin de la philosophie en ces temps malheureux où les principes religieux et politiques sont mis de côté. Parlant entre autre du fondateur de l'école éclectique, Mgr Laflèche démontra combien était faible sur différents points la philosophie de ces hommes qui tout en admettant le beau, le bien, le vrai dans les choses qui nous concernent ignoraient cependant la fin essentielle et le but unique pour laquelle l'homme a été mis sur terre. Le petit enfant catholique est plus savant que tous ces hommes, car il sait que son intelligence éclairée par la vérité dirige sa volonté dans l'acquisition de sa fin éternelle qui est en Dieu." (I7)

Ce rôle de surveillant et de gardien de la vraie doctrine se double de celle de combattant pour la vérité. Cette vérité, il la puisera dans les écrits des docteurs du Moyen-Age et spécialement St-Thomas d'Aquin, nous dira le président de l'Académie:

"...un retour à la doctrine catholique s'impose plus que jamais, et c'est dans les féconds écrits de St-Thomas et de ses contemporains St-Bonaventure et St-Albert le Grand, que les jeunes doivent aller puiser les enseignements qui leur permettent de vaincre les ennemis de l'Eglise." (I8)

Ce travail de défenseur assigné à la philosophie semble avoir été prédominant jusqu'<sup>aux</sup> années 1940 puisqu'à partir de cette époque, l'on semble beaucoup moins affirmatif et insistant à ce sujet, un peu comme si ce rôle allait de soi ou était implicitement réservé à la philosophie. On sent en tout cas la pression beaucoup moins forte à ce sujet dans les débats.

Il est aussi très possible qu'à cette époque corresponde le moment d'occupation maximale d'espace dans le champ du savoir et de l'Univers intellectuel, de sorte que n'ayant peu ou plus d'ennemis coriaces à combattre, elle s'accorda un moment de répit.

Il ne s'agit là évidemment que d'une hypothèse qui peut accréditer l'idée voulant que la philosophie d'ici a longtemps fonctionné sous un mode qualifiable de réactionnel, c'est-à-dire qu'elle se développait dans la mesure où il y avait des ennemis réels ou imaginaires à combattre, et qu'une fois ceux-ci disparus, ses activités tendent à s'estomper et à disparaître. A force de se développer et de fonctionner presque uniquement en rapport avec une réalité extérieure (un ennemi par exemple), une discipline risque non seulement de disparaître mais de perdre son autonomie puisque son existence est trop liée avec cette réalité extérieure changeante. C'est d'ailleurs un peu ce phénomène qui s'est produit pour la philosophie thomiste au Québec et qui explique sa subite disparition de la scène intellectuelle dans les années 1960, faute d'un enracinement suffisant et d'une constante vivification de ses sources.

## Les lettres

Parmi les disciplines constitutives de l'enseignement classique traditionnel, les lettres ou la littérature occupaient une place importante. Les débats de l'Académie lui consacrent un certain nombre de séances de discussion.

Les disciplines littéraires sont envisagées sous une double fonction. Les lettres, affirme-t-on, contribuent à ouvrir de larges horizons à l'esprit humain en le rendant supérieur, mais ~~on s'empresse~~ de noter<sup>elles</sup> qu'elles développent hélas chez l'homme ses facultés inférieures telles l'imagination et les sens. Il faut donc accentuer la première dimension et délaisser la seconde. Dans les débats, les lettres sont souvent opposées aux sciences, c'est-à-dire les sciences exactes et naturelles. Même si celles-ci développent la rigueur en laissant de côté les sentiments et les passions, elles n'en demeurent pas moins la cause des abus contemporains en matière de mœurs. De plus souligne-t-on, les sciences exactes ne font que décrire les apparences des choses, leurs formes extérieures sans chercher à percer leur mystère. Cette interrogation sur la valeur de la culture littéraire se double aussi de l'opposition classicisme/romantisme qui met aux prises différents partisans dans les débats.

La culture des lettres se veut donc en un certain sens une oeuvre essentiellement d'Eglise puisqu'elle

ouvre l'homme sur son caractère spirituel:

"De leur côté, les lettres servent mieux la cause de la religion contrairement aux sciences qui corrompent les mœurs par leurs abus. La culture littéraire rend l'homme supérieur." (19)

Leur étude rend aussi l'homme plus complet, plus ouvert à sa réalité propre:

"Seules les lettres ouvrent à l'homme des horizons dignes de sa pensée et permettent à son esprit d'atteindre des sommets où l'homme se sent dans le plein épanouissement de son humanité." (20)

Cette ouverture de l'homme sur sa réalité ne doit cependant pas l'enfermer dans sa subjectivité, dans son for intérieur, dans un monde imaginaire mais doit au contraire l'ouvrir au monde, à la réalité du monde ambiant. C'est pourquoi l'on semble privilégier le classicisme où "le jeune apprend à vaincre ses passions et à se former moralement et intellectuellement" tandis que le romantisme, dit-on, même s'il a toujours existé et est souvent apparu comme un puissant courant d'expression n'en demeure pas moins une "école" où les sentiments et l'affectivité prédominent. Sans toutefois dénier complètement sa valeur, soutient-on, ce courant ne saurait cependant constituer un aliment solide pour la formation des jeunes gens.

La culture des lettres permet aussi de former des chefs d'entreprise commerciales et industrielles et constitue donc une admirable préparation à la vie pratique.



Même si certains intervenants croient le contraire, dût un académicien, il n'en demeure pas moins que les exemples d'hommes d'affaires prestigieux formés à base de culture littéraire ne manquent pas et constituent la démonstration attestant de la nécessité pour tout homme de se nourrir d'éléments de culture littéraire.

Ces propos montrent bien ici le souci entretenu dans la justification de certains éléments de la formation classique traditionnelle axée plus fortement sur l'acquisition de connaissances historiques et littéraires que sur la formation de techniciens spécialisés.

## Le journalisme

Tout comme les lettres, la pratique du journalisme se doit d'être soumise à une certaine orientation de la part de l'Eglise. C'est d'ailleurs à ce titre que les journalistes et que le journalisme même ont droit de cité dans l'ensemble des professions et disciplines.

La raison de cet état de fait réside dans le caractère passager et éphémère du journalisme. Le journaliste recherche constamment les nouvelles à sensations qui mettent fréquemment sous les yeux des gens les crimes et les abus nombreux de leurs concitoyens, dira-t-on. C'est d'ailleurs ce recours à la sensation qui fait percevoir le journalisme comme une plaie dont l'existence est peut-être nécessaire, mais dont la présence est néfaste et dont il faut contrer les effets à tout prix au bénéfice de la société.

Pour offrir un antidote efficace à ce "mal", il faut plutôt se tourner vers l'éloquence. Celle-ci offre des garanties morales plus sûres, elle fait davantage appel aux facultés supérieures de l'homme s'empresse-t-on de souligner. Dans une intervention, on en vient même à comparer le journalisme à la maladie par rapport à l'état de santé que constitue l'éloquence.

Le journalisme s'adresse davantage aux facultés

inférieures chez l'homme tandis que l'éloquence développe les facultés supérieures.

"Le journalisme n'est que passager tandis que l'éloquence a toujours existé et s'est identifiée avec l'homme. C'est la santé par rapport à la vie alors que le journalisme n'est qu'accessoire et qu'il pourrait bien un jour ne plus jouer le rôle qu'il remplit actuellement." (21)

Mais la dénonciation n'en reste pas uniquement à ce point-là, puisque même si l'Eglise préfère idéalement l'éloquence au journalisme, il n'en demeure pas moins que ce moyen journalistique peut être mis au moyen de fins supérieures, qu'elles soient d'ordre religieux ou national. Le bon journal, estime-t-on, est même essentiel à la nation canadienne-française, il permet de défendre nos droits en oeuvrant sur le même terrain que les protestants ou anglophones qui disposent de ces puissants moyens de diffusion de la pensée que sont les journaux.

## Les professions libérales et économiques

L'étude du rôle et de la perception des différentes disciplines que nous venons d'effectuer ne saurait être exhaustive sans prêter attention aux débats ayant trait aux professions puisque ceux-ci constituent le pendant pratique des discussions précédentes. En effet, à quoi servent des débats théoriques sur la valeur comparative des disciplines si ce n'est pour en appliquer le fruit de la réflexion aux professions existantes et de discerner celles qui servent les mieux les buts de la société.

A propos de ces professions ou carrières, l'élément qui semble avoir été caractéristique dans les débats, c'est l'opposition entre les professions libérales et économiques et la justification de la supériorité des premières sur les secondes. Le débat semble avoir été particulièrement vif dans les années 1930 et 1940. Nous ferons une présentation de l'essentiel de ces débats à partir de deux propositions opposées.

Les années de crise ont sans doute favorisé une interrogation sur la culture d'ici, sur certains aspects du système d'éducation alors en place, et entre autres, sur la question de la supériorité des professions libérales sur les professions économiques et la nécessité de l'acquisition d'une culture gréco-latine, puisque l'absence de débouchés pour les professions libérales se faisait alors cruellement sentir.

L'argumentation en faveur des professions économiques se ramassent en cette proposition:

- I. Il nous faut donc s'engager dans les carrières économiques, puisque notre collectivité a tardé à s'impliquer dans la direction des affaires économiques. Il ne suffit pas de vouloir uniquement défendre notre patrimoine national, mais il faut aussi le faire fructifier."

Les interventions adverses en faveur des professions libérales se présentent ainsi:

2. Il ne faut pas céder à la vague de matérialisme qui nous entoure et qui perdra notre nation si l'on s'y aventure. Les carrières économiques accentuent la décadence morale. Notre nation a pour mission non pas tant de supplanter les autres sur le plan économique, mais de remplir le rôle de la France du Moyen-Âge en Amérique.

La conclusion de Mgr Comtois à ces débats insiste de nouveau sur le rôle spécial que doit remplir la nation canadienne-française sur cette terre d'Amérique tout en soulignant la supériorité des carrières libérales:

"Les professions libérales doivent avoir et garder la primauté. D'abord à cause des biens supérieurs qui sont plus dignes. Elles envisagent ensuite la vie sous son vrai jour, non pas la vie animale et terrestre, mais la vie intellectuelle. Nous appartenons à la race latine qui a un caractère spécial. Et il nous faut une culture latine qui nous porte vers les carrières libérales." (22)

Une analyse de ces discours et extraits de débats montre que les deux types d'argumentation en faveur de l'un ou de l'autre type de profession manifeste une dispute sur la prépondérance d'un mode de vie sur un autre. Ou si l'on veut une lutte entre deux projets de société, l'un laïc et tourné vers la contrôle et la mainmise sur les secteurs économiques, l'autre plus religieux et davantage orienté vers la préservation et même l'ostentation d'un mode de vie traditionnel. La crise économique des années 1930 semble avoir renforcé la position des tenants d'un discours davantage axé sur la conservation des valeurs culturelles traditionnelles que sur une prise en charge du secteur proprement économique de la société. Cette crise constituait un peu la "preuve" de la faillite d'un mode de vie uniquement tourné vers la valorisation des affaires et l'acquisition d'une prospérité matérielle et économique. Ce sentiment de faillite contribua à renforcer l'idée selon laquelle il ne fallait pas se tourner vers les affaires et poussa le clergé à réaffirmer le rôle et la mission dont semble investie le Canada-français en Amérique. Le rôle du Canada-français n'est pas tant de rivaliser avec les nations mieux pourvues que nous au plan matériel mais de leur opposer une société et une civilisation fondées sur la primauté du spirituel, un peu comme au Moyen-Age. (23)

Cette distinction entre les deux idéaux de vie collective se double de l'opposition animalité/spiritualité présente dans ce débat et spécialement sans l'interven-

tion finale de Mgr Comtois, mais aussi dans les nombreux thèmes dont il a été abondamment question précédemment.

Il est fort important, estimons-nous, de faire allusion à ce schéma que certains pourraient qualifier de manichéen pour saisir la portée exacte des débats dont nous avons fait état ici. Que ce soit à propos du féminisme, de l'américanisme, du problème de l'appauvrissement des mœurs ou de l'influence montante des cercles neutres ou du jazz, on peut comprendre la réaction de l'Eglise à ces problèmes en faisant jouer le schéma dualiste animalité/spiritualité qui trouve certains de ses prolongements dans la distinction classique âme/corps. Selon l'argumentation issue de ce schéma, l'âme et le corps ont des fonctions et un caractère différents l'un de l'autre. Privilégier définitivement le corps amène l'appauvrissement et la perdition de l'âme et conduit directement la société au matérialisme et à ses abus. C'est favoriser le désordre dans la création, dans l'univers.

Il va sans dire que l'affirmation du caractère missionnaire et élitiste de la nation canadienne-française constituait un argument de poids pour empêcher une trop forte valorisation des sciences et des professions économiques, domaine où la supériorité du Québec n'était pas encore établie, faute de moyens matériels suffisants.

Un autre débat portant sur la supériorité et l'utilité la plus grande des mathématiques ou du grec dans la

formation classique se situe un peu dans le même ordre de pensée que les précédents débats. (24) Ce débat relance les discussions précédentes opposant les partisans de la formation classique versus ceux qui préconisent un type de formation à caractère plus scientifique et commercial. Le premier groupe d'intervenants soutient que la culture à base de mathématiques tend à l'infini, qu'elle développe l'amour de la clarté et l'esprit logique contrairement au grec dont la culture tend vers zéro, le grec étant le fruit d'une culture morte et définitivement dépassée. Les seconds argumentent en sens contraire, prétendant "qu'un esprit formé à coups de chiffres est incapable de saisir les moindres nuances, les moindres subtilités de l'esprit et du génie français".

Comme dans le précédent débat, ce qui est cause derrière cette joute oratoire, c'est bien une lutte entre deux types de culture. Ces discussions semblent manifester un mouvement de distance par rapport à une formation axée en bonne partie davantage sur l'acquisition d'éléments de culture littéraire ancienne que d'éléments d'ordre scientifique. Cela semble aussi manifester en parallèle le début de questionnement autonome vis-à-vis un certain type d'éducation jusqu'alors prédominant qui annonce le foisonnement des sciences humaines et naturelles dans les années 1960.



#### 4.2.3 - IIIIème champ d'intérêt: les personnages historiques

Comme les débats résultaient d'une pratique académique, il va de soi qu'ils leur fallait rencontrer et remplir certaines qualités pédagogiques telles la clarté, la simplicité dans l'abord et l'exposition des questions et le recours à des formules aptes à capter l'attention des étudiants, si l'on voulait qu'ils puissent profiter au maximum au milieu auquel ils s'adressaient. Le recours fréquent à des études thématiques sur les personnages modèles se veut justement une de ces formules dignes de mieux faire comprendre une doctrine. En faisant de fréquentes études sur des personnages modèles de l'univers intellectuel et philosophique, l'étudiant pouvait acquérir une idée plus concrète de son rôle qu'il avait à remplir la société tout en pouvant mesurer aux différents personnages modèles.

Le culte de la personnalité ou des personnages modèles d'une culture présente toujours une certaine recherche d'un modèle idéal à partir duquel un individu peut jauger sa valeur. En ce sens, la présence d'un personnage modèle joue d'abord un rôle d'ordre comparatif mais ne s'y limite cependant pas puisque à cela s'ajoute un élément dynamique. Le sujet en face d'un modèle obéira généralement aux lois élémentaires de la psychologie et de la socialisation et voudra s'y conformer, l'imiter en tous points ou tout simplement s'inspirer de certains de ses traits caractéristiques qu'il intégrera dans son comportement comme points de repère.

Tout en ayant une valeur pédagogique évidente, c'est un peu ce dernier rôle qu'a semblé remplir le recours à ces personnages dans le cadre des débats de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin.

Dans ces débats, les personnages modèles les plus fréquemment mentionnés sont dans l'ordre décroissant Saint-Thomas d'Aquin, Louis Veuillot, les Papes Léon XIII et Pie XI, Garcia Moreno, Frédéric Ozanam, Mgr Laflèche, Bossuet, les cardinaux Jean-Marie Villeneuve de Québec et Désiré Mercier, fondateur de l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain en 1894. Ces sont des personnages religieux et laïcs. Que recherche-t-on chez ces personnages et pourquoi sont-ils présentés comme modèles?

En général ce que l'on présente d'abord comme caractéristique positive et que l'on recherche chez ces différents personnages, c'est leur capacité oratoire. Ainsi par exemple Saint-Thomas d'Aquin se voit à maintes reprises présenté comme un modèle d'orateur à imiter tant par la clarté et la qualité de ses arguments. De même le laïc Frédéric Ozanam jouit-il lui aussi de cette renommée d'orateur qu'il emploie en faveur de la défense des droits de l'Eglise. Ces personnages représentent aussi des modèles pour la jeunesse; celle-ci se doit d'aller puiser dans leur vie des exemples à suivre.

Mais ce qui motive le plus le recours à ces person-

nages, c'est davantage leur capacité de promouvoir et de défendre les droits de l'Eglise contre la voracité de l'Etat et les doctrines adverses. Que ce soit des chefs d'Etat comme Moreno, des intellectuels catholiques comme Ozanam et Louis Veuillot ou tout simplement des chefs religieux, leur renommée croît dans la mesure où ils contribuent à rechristianiser l'ordre temporel tout en assurant à l'Eglise le monopole de ce mouvement. Garcia Moreno, chef d'Etat sud-américain, est le champion des droits de l'Eglise. Il a combattu farouchement la franc-maçonnerie et écrasé les prétentions du libéralisme. Quant à Frédéric Ozanam, on le montre sous le jour d'un adversaire de la doctrine rationaliste:

"Au progrès de la science, il oppose son impuissance à combler les besoins intellectuels de l'homme; aux connaissances purement naturelles, il oppose l'aridité de l'esprit pour les lumières surnaturelles; à la force de la raison, il oppose son insuffisance pour asseoir la base de notre conduite morale." (25)

Sur le plan de l'expansion de la place et du rôle de l'Eglise dans le monde, un débat portant sur le cardinal Rodrigue Villeneuve retient de son oeuvre, plus que ses qualités de chef et de patriote, sa capacité ou l'habileté qu'il a eu d'utiliser le caractère supra-national de l'Eglise pour la cause de l'unité canadienne. Selon cette conception, l'Eglise constitue un véritable Etat dans l'Etat capable à la fois de promouvoir sa cause et à l'occasion de se mettre au service de l'Etat laïc. Cette façon de mener les affaires s'inspire

de la politique vaticane de collaboration ou de meilleure entente avec les pouvoirs temporels inaugurée sous le pontificat de Léon XIII et dont nous avons parlé précédemment.

#### 4.3 Périodes de production et évolution des thèmes

L'étude des thèmes que nous venons d'effectuer couvre une période tout de même assez vaste. Comme nous n'avions que très peu de documentation pour la période des débats produits entre 1862 et 1925, il nous est difficile d'apporter une caractérisation qui se voudrait globale et précise pour tout le siècle d'activités. Nous avons quand même tenté d'apporter une périodisation pour tout le siècle d'activités de l'Académie tout en étant conscient de la fragilité de notre base documentaire pour le premier demi-siècle d'activités.

En regard de la documentation étudiée, nous voulons d'abord établir une périodisation des activités de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin en terme de phases fécondes et moins fécondes, et en second lieu faire une analyse de l'évolution des thèmes rencontrés au cours des années de production. Ce deuxième point permettra de dégager des lignes d'évolution qui pourront être éventuellement intégrées ou rapprochées dans le cadre d'une histoire globale de la philosophie au Québec.

Que peuvent signifier les expressions "périodes fécondes" et à quoi peut-on être en mesure de les identifier. Par périodes dites fécondes ou prolifiques, nous désignons le laps de temps pendant lequel les débats, rencontres, conférences, articles dans les journaux et revues ont été les plus nombreux quantitativement. Ainsi une période où il y aurait eu beaucoup de débats, de conférences...etc impliquant le plus

de membres de l'intérieur ou de l'extérieur de la communauté intellectuelle et scientifique peut être justement qualifiée de période fertile sur le plan des productions et de leur incidence au sein de la société.

L'examen des productions et activités de l'Académie permet d'offrir la périodisation suivante: à travers la période s'étendant de 1862 à 1962, on peut remarquer deux périodes particulièrement fécondes. La première précède la première guerre mondiale et va approximativement de 1908 à 1914. Elle est marquée par une recrudescence d'activités tant au plan des débats philosophiques que des conférences et exposés. La seconde s'étend de la fin des années 1920 et jusqu'au début des années 1940. Cette période correspond aux années de crise économique dans le monde occidental ainsi qu'à un certain essor de multiples écoles de pensée, cercles et chapelles idéologiques tant en Europe qu'en Amérique du Nord. Il semble aussi qu'à l'intérieur même du Séminaire cette période ait coïncidé avec la naissance et la mise en activité de certains cercles tels le Cercle Saint-Thomas affilié à l'ACJC (ce cercle fut d'ailleurs perçu comme un adversaire de l'Académie à certains moments selon quelques témoignages). Ces cercles disparaîtront peu après 1940.

Sur le plan plus global de la mutation des idéologies au Québec, les années 1929 à 1945 correspondent à ce que Denis Monière appelle la prépondérance de la pensée de la petite bourgeoisie canadienne-française. Ce découpage

à grands traits peut éclairer un peu le regain d'activités que connaissent les débats académiques et expliquer dans une certaine mesure le caractère de leur orientation. Ceux-ci sont axés principalement sur la discussion des problèmes économiques consécutifs à la crise et le souci de combattre les idéologies adverses et certains groupes marginaux pouvant être porteurs de ces idéologies tels les juifs, les francs-maçons. Ceux-ci sont alors perçus par les académiciens comme des conspirateurs menaçant les assises fondamentales de la société (assises économiques et idéologiques). On semble en effet exagérer la portée de leur influence, allant même leur faire porter une certaine part dans les causes de la crise économique.

Les périodes troubles marquées de profonds changements au plan économique et social semblent donc agir à la manière de profonds stimulants pour animer les débats et discussions sur la société et le monde, tandis que les périodes plus calmes et sereines amènent souvent un sommeil de la pensée.

Au plan des activités académiques, les périodes les moins fécondes correspondent à la fin des deux grands conflits mondiaux. A ce chapitre on remarque deux périodes non fécondes. La première va de 1915 à 1925 environ et la seconde couvre la période d'après-guerre, soit de 1945 à 1962. Il pourrait paraître surprenant que cette période d'après-guerre

qui ramène avec elle des meilleures conditions de vie tant dans la société que dans les institutions d'enseignement du Québec soit si pauvre ou si peu prolifique en terme de productions académiques. Même si les années 1940 et 1950 enregistrent des progrès marqués sur le plan de l'enseignement (pensons ici aux fortes hausses de clientèles étudiantes à partir de 1945, à la présence d'un personnel mieux préparé pédagogiquement et aux conditions générales d'encadrement plus élaborées), on ne semble pas observer une montée des activités en conséquence. Les cahiers transmettent d'ailleurs à ce propos des témoignages et des notations fort révélatrices. Nous en avons relevé deux.

Des signes de désintéressement par rapport aux activités de l'Académie se manifestent à partir de la fin des années 1940. Les débats se font moins nombreux, les interventions tant des académiciens et des différents participants tel l'évêque de Trois-Rivières se font moins tranchées et plus générales, les débats sont moins suivis et semblent moins fouillés. En guise d'exemple, un débat intitulé "La foi imprègne-t-elle notre vie étudiante?" tenu en 1945 fait état de la pauvreté de la foi des étudiants et du caractère ritualiste et conventionnel des pratiques religieuses et scolaires. "La routine s'est implantée dans nos pratiques!, dit-on, "on est fidèle par tradition et non par conviction". Malgré le caractère sommaire de ce témoignage, on peut raisonnablement soupçonner qu'il manifeste le début d'une nouvelle époque pour



la société québécoise. Plus tard, en 1962, lors de la séance de l'Académie Saint-Thomas tenue le 12 octobre, le secrétaire note au procès-verbal le désintéressement des professeurs et des étudiants pour les activités de l'Académie. En vertu de cet état de fait, on demande que de nouvelles exigences soient énoncées pour l'admission à l'Académie. C'est alors qu'on y propose de préparer des travaux sur le cinéma comme exigence d'entrée à l'Académie.

Les périodes de troubles et de changements au plan social, économique semblent donc éminemment favorables à une production théorique. Comme le signale le philosophe Karl Jaspers, l'expérience des situations limite constitue pour l'homme le moment et le moyen privilégié pour opérer un retour sur ce qui arrive, pour réfléchir et essayer de penser les changements en train de se produire. Cette condition semble avoir joué en plein son rôle au Québec puisque que l'on semble avoir développé une pensée relativement originale dans la mesure où la force des événements nous y obligeait. Ce faisant, notre pensée se démarquait ainsi de la simple répétition stérile ou reprise de thèses ou de doctrines philosophiques étrangères qui semble avoir été le lot de certaines phases de notre histoire philosophique.

Il ne faudrait pas tenter d'étendre tout de suite à l'ensemble de l'histoire de la philosophie québécoise, puisque nous nous devons de rappeler que notre base documentaire demeure sommaire et fragile pour certaines périodes.

#### 4.3.2 L'évolution des thèmes

Une fois que la périodisation des activités de l'Académie a été établie, il ne reste plus qu'à esquisser la suite historique des thèmes abordés et à en dégager certaines lignes d'évolution.

Le premier demi-siècle d'activités et d'existence de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin manifeste une prépondérance des discussions et débats autour de personnages modèles. Il va sans dire que Saint-Thomas d'Aquin occupe une place de choix parmi ceux-ci; car on scrute sa philosophie, sa théologie, sa biographie et on lui consacre des discours et des poésies. Durant ce premier demi-siècle, les débats semblent avoir été surtout présentés sous la forme de séances à caractère scolaire et juvénile. On y semble soucieux de défendre les droits de l'Eglise en regard des prétentions de l'Etat en répétant l'argumentation d'auteurs thomistes ou de Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières. Il va sans dire que la présence de Mgr Laflèche dans l'entourage de l'Académie et du Séminaire naissant a été pour quelque chose dans cette orientation de celle-ci pendant ce demi-siècle, puisque même en 1911, le directeur du Bien Public (journal et maison d'édition trifluvienne) vient y faire une conférence sur le livre de Mgr Laflèche "Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille" (Montréal, Eusèbe Sénécal, 1866, 261 p.) . Ses thèses sur la primauté du spirituel sur le temporel ont longtemps hanté le milieu

académique trifluvien. Mgr Laflèche était un des chefs de file du mouvement ultramontain au Canada; il eut de nombreuses luttes et combats à mener contre les prétentions de l'Etat et les cercles libéraux qui voulaient donner à celui-ci une place plus importante dans les différents secteurs de la société tels l'éducation, l'économie...etc. En rapport avec ces thèmes, ce premier demi-siècle d'activités peut être justement qualifié de période de jeunesse; la philosophie semble avoir besoin de supports, de modèles pour fonctionner faute de maturité suffisante.

Dans l'autre demi-siècle, les activités manifestent une maturation plus visible. La présentation et les préoccupations des débats semblent revêtir un caractère beaucoup moins scolaire et manifestent une ouverture plus marquée sur d'autres courants intellectuels internes au catholicisme et un souci d'étudier les problèmes en eux-mêmes et non uniquement comme un simple exercice académique. Ce changement va aussi de pair avec la maturation des traditions pédagogiques du collège, puisque celui-ci devient de moins en moins dépendant de l'extérieur pour assurer sa survie. Ainsi les manuels de philosophie sont en bonne partie québécois à partir de 1937, la formation des professeurs commence à se faire au Québec dans les facultés alors existantes un peu à partir de la même époque.

Cette seconde moitié du siècle voit aussi une prise de conscience plus aigüe de la situation du Québec au

plan économique et social. Devant les problèmes provoqués par la crise économique, les débats, discours, discussions et interventions se font nombreux. Ils se font souvent justificateurs du statu quo face à ces problèmes nouveaux. Ainsi devant l'industrialisation et l'urbanisation montantes, les discours officiels proposent encore un modèle de société rural et agricole. Mais on en reste pas uniquement à un seul discours justificateur puisque l'Eglise entreprend de neutraliser l'influence de ces phénomènes et idéologies adverses à la lumière de sa doctrine sociale. Elle propose des antidotes pour essayer de contrer les effets néfastes de ces phénomènes. On peut fort bien dénigrer ces moyens aujourd'hui, mais il reste qu'ils ont été pris au moins pour que la situation ne se dégrade<sup>pas</sup> et menace la collectivité entière. Les solutions apportés par l'Eglise peuvent être discutables mais l'intention qui les anime est généralement positive.

Sur la scène trifluvienne, cette tentative d'encadrement de la société par l'Eglise a abouti à des initiatives concrètes comme celle de la fondation et de l'établissement d'écoles ménagères par l'abbé Albert Tessier (directeur de l'Académie en 1937) à travers tout le Québec. Cette réalisation se voulait une réponse aux revendications des mouvements féministes de l'époque en assurant aux jeunes filles une meilleure formation académique et professionnelle, chose dont ne sentait généralement pas la nécessité en certains milieux.

Si l'on tente de récapituler globalement ce que fut l'Académie Saint-Thomas d'Aquin, nous pouvons d'abord constater que ce cercle d'études a joué un rôle important en ce qu'il a contribué à traduire en terme de discours l'enseignement philosophique. S'être limité uniquement à une étude formelle de tout ce qui entoure l'enseignement de la philosophie tels les manuels, les professeurs, les programmes, aurait été une démarche qui serait demeurée extérieure par rapport avec ce qu'on véhiculait sous le vocable philosophique.

Les débats académiques ont pour une bonne part gravité autour de thèmes sociaux et même politiques. Ce qui se dégage de leur étude, c'est qu'à certains moments la philosophie servait d'appui aux positions doctrinales de l'Eglise, elle venait renforcer ces positions.

Ce cercle d'études a peut-être aussi servi d'élément ou d'instrument de conservation dans l'institution pendant une certaine période que l'on pourrait situer jusqu'aux années 1935, après quoi il serait devenu un certain agent de changement. Il est bien sûr que cette dimension n'a jamais été ressentie de façon très violente à l'intérieur des murs de l'institution, mais l'analyse des débats montre que les questions à propos des problèmes de la société d'alors ont été posés en termes très clairs dans les années 1930. En ce sens, ils annonçaient la mutation qui allait se produire ouvertement dans les années 1960, car ils ont préparé lentement ces années. L'Académie aurait joué un rôle très fécond dans les années

1930 puisqu'à partir des années 1940 et 1950 ses activités disparaissent et l'intérêt pour ce genre d'activités s'estompe peu à peu. C'est comme si l'Académie avait rempli son rôle et que l'on se décidait à aller vers autre chose.

On pourrait dire à propos des activités de l'Académie que l'on a posé et identifié les problèmes de la société dans les années 1920 et 1930 et que les deux décennies subséquentes, prospères au plan matériel, ont été consacrées à autre chose que la tenue de travaux académiques. Cette cessation d'activités de la part de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin peut aussi s'expliquer par les fortes hausses de clientèle enregistrées au Séminaire, notamment après la seconde guerre mondiale. L'arrivée massive d'étudiants en provenance de milieux divers a en quelque façon obligé les autorités du Séminaire à adopter des mesures supplémentaires d'encadrement des étudiants (impliquant par le fait même un personnel d'appoint), de sorte que cela favorisait beaucoup moins la tenue de débats à l'Académie que dans les années antérieures.

## Notes:

1. On peut prendre ces renseignements dans le livre de Claude Lessard, Le Séminaire de Nicolet 1803-1969, Trois-Rivières, Ed. Bien Public, 1980, 509 p.
2. Ces détails sont rapportés dans l'article de l'abbé Hermann Plante, "L'Académie Saint-Thomas", in Le Ralliement, mars 1929, p. 173.
3. Nous avons consulté les journaux suivants: Le Journal de Trois-Rivières (1867-1891), Le Trifluvien (1888-1918), L'Ere nouvelle (1854-1864), Le Bien Public (1910-1962), Le Nouvelliste (1920-1962), et la revue Le Ralliement (1924-1962). Les dates apparaissant entre parenthèses mentionnent la période pour laquelle une consultation de ces journaux et revues a été faite. Nous les avons consultés tant aux Archives du Séminaire Saint-Joseph qu'à celles de l'Université du Québec à Trois-Rivières.
4. Richard, abbé Louis, Histoire du collège des Trois-Rivières, première période, 1860-1874, Trois-Rivières, P.V. Ayotte, 1885, pp. 97.
5. Ibid, p. 162.
6. On peut en effet établir une certaine analogie entre les débats de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin et les "disputatio" médiévales puisque comme celles-ci, les débats académiques mettaient l'accent sur l'exposition et la discussion de thèses dans le but de faire jaillir la vérité dans un mouvement de dialectique.
7. Cette question avait fait l'objet d'une séance d'étude la même année au Cercle d'étude Saint-Thomas, cercle affilié à l'AGJC. On y avait alors affirmé catégoriquement que la femme se devait de demeurer au foyer et qu'elle ne devait pas obtenir le droit de vote.
8. On peut obtenir une bonne idée de la position de Mgr L.A. Paquet dans son article: "Le féminisme", dans Etudes et Appréciations - Nouveaux Mélanges canadiens, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1919, s. éd., pp. 3-23.

9. Cahiers de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin, séance du 10 avril 1930.
10. Ibid, séance du 22 mars 1931.
11. L'abbé Emile Cloutier, né en 1875, docteur en Droit canonique de l'Appolinaire (1907), membre de la Commission des Semaines sociales du Canada et collaborateur du Père Archambault, directeur des Semaines sociales du Canada-français. Il décède en 1959.
12. Cahiers de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin, le 6 décembre 1936.
13. Ibid, séance du 7 mars 1937.
14. Idem,
15. Idem.
16. Ibid, séance du 18 novembre 1934.
17. Le Journal des Trois-Rivières, le 19 mars 1890.
18. Le Bien Public, le 26 mars 1914 (Discours de l'étudiant Ovide Mayrand).
19. "Classicisme vs romantisme", in Le Ralliement, nov.-déc. 1931, p. 160.
20. Idem.
21. Cahiers de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin, discours de Mgr Comtois, le 4 décembre 1932.
22. Ibid, séance du 10 avril 1931.



23. En 1937, lors d'une séance de l'Académie, on fait une conférence sur le texte de Mgr L.A. Pâquet intitulé "La vocation de la race française en Amérique."
24. Cahiers de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin, séance du 6 décembre 1949.
25. Le Nouvelliste, le 10 décembre 1930.

Conclusion

Cette étude que nous avons menée à propos d'une pratique philosophique localisée temporellement se voulait avant tout une investigation à caractère descriptif. Certains pourront dire que c'est peu, et c'est vrai dans un sens. Nous sommes conscients de ne pas être parvenus à des résultats globaux et exhaustifs, mais ce n'est qu'une étape, qu'une phase dans l'élaboration d'une histoire de la philosophie au Québec et d'une théorie ou d'une interprétation de celle-ci. Ces deux choses viendront ultérieurement et pourront se faire dans la mesure où de solides études de détail sur le passé philosophique les auront précédé.

Il semble que l'on ait connu une première façon d'interpréter et de lire notre passé philosophique québécois à la fin des années 1960 et dans les années 1970. Cette façon de lire ou plutôt cette réaction ne s'embarassait guère de nuances. Pour nombre d'intellectuels de cette époque, le passé philosophique québécois n'était qu'une affaire de curés bonne à rejeter du revers de la main. Depuis quelques années, soit depuis six ou sept ans, on a développé une autre attitude et une sensibilité nouvelle face à ce passé. Au lieu de dire qu'il ne s'est rien fait, on a cherché chez les intellectuels à mieux connaître ce passé en empruntant des grilles d'analyse nombreuses d'inspiration marxiste, structuraliste, ...etc. Cette deuxième phase correspond à une certaine "objectivation" du passé philosophique. Il appert maintenant qu'après avoir traversé ces deux phases, nous soyons en mesure de mieux com-

prendre et analyser ce passé philosophique dans une plus juste perspective, c'est-à-dire sans l'idéaliser, le faire entrer à tout prix dans des théories toutes faites ou tout simplement le rejeter comme s'il<sup>ne</sup> contenait rien de valable.

La présente étude a aussi permis de dégager un portrait de l'évolution de l'enseignement philosophique et de quelques-unes de ses productions. A partir des éléments de cette étude et en rapport avec l'histoire philosophique québécoise, la période allant de 1880 à 1930 peut être qualifiée de période de romanisation intense et voit l'imposition progressive d'un type de philosophie, la philosophie thomiste. Pour la théologie et la philosophie, le pôle de référence allait devenir Rome. A partir des années de la crise économique, cette référence semble s'atténuer sous la pression de la conjoncture pour devenir absente dans les années 1960. Ces années de "crise" ont semblé avoir un impact salubre sur la fécondité des débats et discussions, elles ont permis de les activer tout en haussant le climat intellectuel.

L'étude des activités de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin a permis de faire état de l'évolution de la pensée en fonction de certaines époques tout en faisant ressortir le caractère pédagogique de cette expérience. C'est d'ailleurs là une formule pédagogique que l'on pourrait qualifier de positive puisqu'elle permettait l'approfondissement et l'exposition de notions fondamentales abordées dans les cours de philosophie

ainsi qu'un abord pratique de ces questions face au grand public. En un sens, c'est justement dans ces "cercles" que la philosophie a eu une certaine vie parce que son exercice ne consistait pas uniquement en un apprentissage de notions abstraites mais un lieu d'expression faisant appel à toutes les ressources de la communauté, tant littéraires que scientifiques. A notre avis, cette pratique philosophique était profondément enracinée car elle s'inscrivait dans une tradition pédagogique et intellectuelle vieille de trois siècles, le premier débat public en philosophie au Québec datant de 1666.

L'analyse des débats de l'Académie a enfin aussi permis de dégager une caractéristique de représentation du savoir dans un contexte d'orthodoxie philosophique. Comme nous l'avons dit, la philosophie occupait dans un tel contexte une position de force au sein du savoir. Dans ce contexte, comme d'ailleurs dans tout autre où une orthodoxie s'implante, les autres savoirs perdent leur autonomie, ils n'ont plus de fonctionnement propre comme c'est le cas dans un contexte "normal". Leurs finalités ne sont plus d'ordre strictement interne puisqu'elles sont subordonnées aux exigences de la discipline maîtresse au point d'apparaître à l'idéologue (celui qui définit la situation) comme de simples pendants de cette même discipline. L'étude que nous avons menée illustre bien un tel phénomène de perte d'autonomie puisque toutes les discussions et débats à propos de la valeur des professions libérales ou économiques, de la supériorité des lettres sur les sciences avaient non pas pour but de creuser ces questions pour elles-mêmes mais de savoir si ces disciplines pouvaient servir à l'édification du projet thomiste.

## Bibliographie

### a. Volumes utilisés.

- Annuaire du Séminaire des Trois-Rivières, 1863-1967.
- Bastien, Hermas, L'enseignement de la philosophie, tome 1: au Canada-français, Montréal, Ed. Albert Lévesqué, 1936, 215 p.
- Dumont, Fernand, Les idéologies, Paris, P.U.F., 1975, 181 p.
- Durand, Louis, Laborieux, diligents, débrouillards, Trois-Rivières, Ed. Bien Public, 1959, 345 p.
- En collaboration, Matériaux pour une histoire des institutions universitaires de philosophie au Québec, Québec, 2 tomes, ISSH, 1976.
- Eid-Fahmy, Nadia, Le clergé et le pouvoir politique au Québec, une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1978, 287 p.
- Falardeau, Jean-Ch., L'essor des sciences sociales au Canada-français, Québec, Min. des Affaires culturelles, 1964, 59 p.
- Foucher, Louis, La philosophie catholique en France au 19<sup>e</sup> siècle avant la renaissance thomiste et dans son rapport avec elle (1800-1880), Paris, Vrin, 1955, 268 p.
- Houde, Roland, Histoire et philosophie au Québec, Trois-Rivières, Ed. Bien Public, 1979, 174 p.
- Lessard, Claude, Le Séminaire de Nicolet 1803-1969, Trois-Rivières, Ed. Bien Public, 1980, 509 p.

- Lamonde, Yvan, Historiographie de la philosophie au Québec 1853-1971, Montréal, Cahiers du Québec, HMH, 1972, 236 p.
- Monière, Denis, Le développement des idéologies au Québec, Montréal, Ed. Québec/Amérique, 1977, 377 p.
- Panneton, Georges et Antonio Magnan, Le diocèse de Trois-Rivières 1852-1952, Trois-Rivières, Ed. Bien Public, 1952, 374 p.
- Pâquet, Louis-Adolphe, Etudes et Appréciations, Mélanges Canadiens, Québec, Imp. franciscaine missionnaire, 1918, 356 p.
- Partikian, P., et Louis Rousseau, La théologie québécoise contemporaine: genèse de ses producteurs et transformations de son discours, Québec, ISSH, 1977, 162 p.
- Richard, Louis, Histoire du collège des Trois-Rivières, première période 1860-1874, Trois-Rivières, P.V. Ayotte, 1885, 518 p.
- Robert, Arthur, Histoire de la philosophie, Québec, 1920, 399 p. (2<sup>e</sup> éd.)
- Zigliara, T.-M., Summa philosophica, 2 tomes, Lyon, Briday, 1882. (4<sup>e</sup> éd.)
- Thibault, Pierre, Savoir et pouvoir, philosophie thomiste et politique cléricale au XIX<sup>e</sup> siècle, Québec, P.U.L., 1972, 231 p.

b. Articles extraits de volumes, revues et journaux

- Bordeleau, Jean-Albert, "La séance semestrielle de l'Académie", in Le Ralliement, sept.-déc. 1936, pp. 63-64.
- Brodeur, Jean-Paul, "De l'orthodoxie en philosophie", in Philosophiques, vol. III, no. 2, pp. 209-253.
- Cauchy, Venant, "La philosophie au Québec, son passé et son avenir", in Histoire et philosophie au Québec, par Roland Houde, Trois-Rivières, Ed. Bien Public, 1979, 131-157.
- Clermont, J.-A. "L'Académie St-Thomas d'Aquin", in Le Bien Public, 28 mars 1911.
- Dumont, Fernand, "L'étude systématique de la société globale canadienne-française", in Recherches sociographiques, vol. III, nos. I-2, 1962, pp. 277-292.
- Dumont, Fernand, "Le projet d'une histoire de la pensée québécoise", in Philosophie au Québec, Montréal, Bellarmin, 1976, pp. 21-48.
- Dumont, Fernand, "Idéologies au Canada-français, 1850-1950: quelques réflexions d'ensemble", in Recherches sociographiques, vol. X, nos. 2-3, pp. 145-156.
- Fournier, Marcel, "Les conflits de discipline: philosophie et sciences sociales au Québec 1920-1960", in Philosophie au Québec, Montréal, Bellarmin, 1976, pp. 207-236.
- Gélinas, Amédée, "Poésie à St-Thomas", in Le Trifluvien, 22 mars 1898.



- Marie-Augustin, Père, "Souvenirs", in Le Ralliement, janvier 1930.
- Plante, Hermann, "L'Académie St-Thomas d'Aquin", in Le Ralliement, mars 1929, p. 173.
- Anonyme "Classicisme vs romantisme", Le Ralliement, mars-avril 1932, p. 192.
- " " "Débat sur la Confédération canadienne" (A L'Académie), Le Bien Public, 14 décembre 1933, p. 16.
- " " "Discours sur St-Thomas", Le Bien Public, 26 mars 1914.
- " " "La séance semestrielle de l'Académie St-Thomas d'Aquin", Le Ralliement, sept.-oct. 1937, p. 63-64.
- " " "L'Académie St-Thomas d'Aquin", Le Ralliement, janvier 1936, p. 213.
- " " "La St-Thomas au Séminaire", Le Bien Public, 11 mars 1915.
- " " "Le Cinquantenaire de l'Académie St-Thomas d'Aquin", Le Ralliement, nov.-déc. 1933, pp. 18-20.
- " " "Le rapport du jury de baccalauréat", Le Bien Public, 20 mars 1913.
- " " "Réorganisation de l'Académie", Le Ralliement, sept-oct. 1933, p. 16.
- " " "Séance académique", Le Ralliement, nov.-déc. 1932, pp. 237-238.

- Anonyme "Séance académique au Séminaire",  
Le Trifluvien, 10 mars 1905.
- " " "Séance au Séminaire", Le Journal  
des Trois-Rivières, 9 mars 1887.
- " " "Séance de l'Académie", Le Triflu-  
vien, 10 mars 1908.
- " " "Séance publique de l'Académie  
St-Thomas d'Aquin", Le Ralliement,  
nov.-déc. 1933, p. 31.
- " " "Séance publique de l'Académie  
St-Thomas d'Aquin", Le Ralliement,  
avril-mai 1936, pp. 231-232.
- " " "Séance à l'Académie St-Thomas  
d'Aquin", Le Bien Public, 21  
mars 1912.
- " " "Soutenance philosophique",  
Le Ralliement, mars-avril 1934, p. 61.

c. Sources manuscrites

Cahiers de l'Académie St-Thomas d'Aquin (délibérations),  
5 volumes, 1925-1962.

Cahier du Cercle d'Etudes St-Thomas d'Aquin (ACJC), I volu-  
me, 1930-1937.

## ANNEXE

## Document I: LISTE DES PROFESSEURS DE PHILOSOPHIE (1863 à 1967)

Nom du professeur	Etat de vie	Période dans l'enseignement	Diplômes obtenus	Lieux d'étude
1. ARCAND, Léon	R	1887-89/90-1894	B.A., Th.D.	Rome
2. BORDELEAU, J.A.	R	1934-1966	B.A., Ph.D.	Rome
3. CHARTIER, Louis	R	1898-1900	Ph.D., Th.D.	Rome
4. COMTOIS, J. Alfred	R	1900-1907/10-13	Th.D.	Rome
5. DUPONT, P. Emman.	R	1866-1877	B.A.	Trois-Riv.
6. GAUDET, Marcel	R	1957 - 1968	L.Ph., Ph.D.	Laval et Rome
7. GAUDET, Paul	R	1937	L.Ph.	Rome
8. GELINAS, Alfred	R		B.A.	Trois-Riv.
9. GELINAS, Jules	R	1928-1959	Th.D.	Rome
10. GIASSON, Claude	R	1967	L.Ph.	Montréal
11. JACOB, Joseph	R	1912-1927	B.Th.	Trois-Riv.
12. LAFLECHE, Telesp.	R	1877-1888	B.Th.	Trois-Riv.
13. LANDRY, J.A	R	1890-1897	B.Th.	Trois-Riv.
14. LELAIDIER, Aug.	R	1896-1907	B.Th.	Trois-Riv.
15. LAMBERT, Roger	R	1958-1965	L.Ph.	Laval
16. MARCOTTE, Hector	R	1907-1934	M.A.(HON.) Th.D.	Rome
17. MASSE, Monique	L	1967	L.Ph.	
18. MELANCON, Albani	R	1949-1958	L.Ph.	Laval
19. PANNETON, G. E.	R	1890-1898	B.Th.	Trois-Riv.
20. PATAR, Benoit	L	1967	L.Ph.	
21. PAQUET, André	L	1967	L.Ph.	Montréal
22. RENAULT, Marc	R	1967	L.Ph., Ph.D.	Ottawa et Lyon
23. RICHARD, Louis	R	1863	M.A.(HON.) Th.D.(HON.)	Nicolet
24. ROCHELEAU, Denise	R	1967	L.Ph.	Laval
25. THIBAUX, Roger	L	1967	L.Ph.	Louvain
26. VEILLETTE, Martin	R	1967	B.Th., L.Ph.	Laval
27. MATTEAU, Jean	R	1967	B.Ph.	Ottawa

Etat de vie: R: Religieux  
L: Laïc

Annexe  
Document no. II

Statistiques étudiantes en philosophie (1863-1964)

<u>Année académique</u>	<u>Philo.I</u>	<u>Philo.II</u>	<u>Total</u>
1863	3		3
1864	6		6
1865	II		II
1866	5	5	10
1867	9	4	13
1868	6	5	11
1869	9	2	11
1870	5	5	10
1871	5	2	7
1872	-	4	(4)
1873	7	-	(7)
1874	5	4	9
1875	II	2	13
1876	10	7	17
1877	12	7	19
1879	II	3	15
1880	8	7	15
1881-82	16	11	27
1882-83	20	11	31
1883-84	-	-	-
1884-85	17	16	33
1885-86	16	13	29
1886-87	19	13	32
1887-88	14	14	28
1888-89	18	11	29
1889-90	18	12	30

Statistiques étudiantes

Année académique	Philo.I	Philo.II	Total
I890-9I	I5	I4	29
I89I-92	20	II	3I
I892-93	I4	22	36
I893-94	I4	I2	26
I894-95	-	-	-
I895-96	I7	II	28
I896-97	I4	I3	27
I897-98	I2	9	2I
I898-99	II	9	20
I899-I900	I6	I3	29
I900-0I	I6	IO	26
I90I-02	I3	II	24
I902-03	23	IO	33
I903-04	I4	2I	35
I904-05	2I	9	30
I905-06	I8	I4	32
I906-07	2I	I6	37
I907-08	I7	I9	36
I908-09	I4	I3	27
I909-I0	I6	II	27
I9I0-II	I5	I3	28
I9II-I2	I6	I5	3I
I9I2-I3	I6	I4	30
I9I3-I4	24	II	35
I9I4-I5	23	23	46
I9I5-I6	I5	23	38
I9I6-I7	24	I4	38
I9I7-I8	I6	25	4I
I9I8-I9	20	I5	35

Statistiques étudiantes

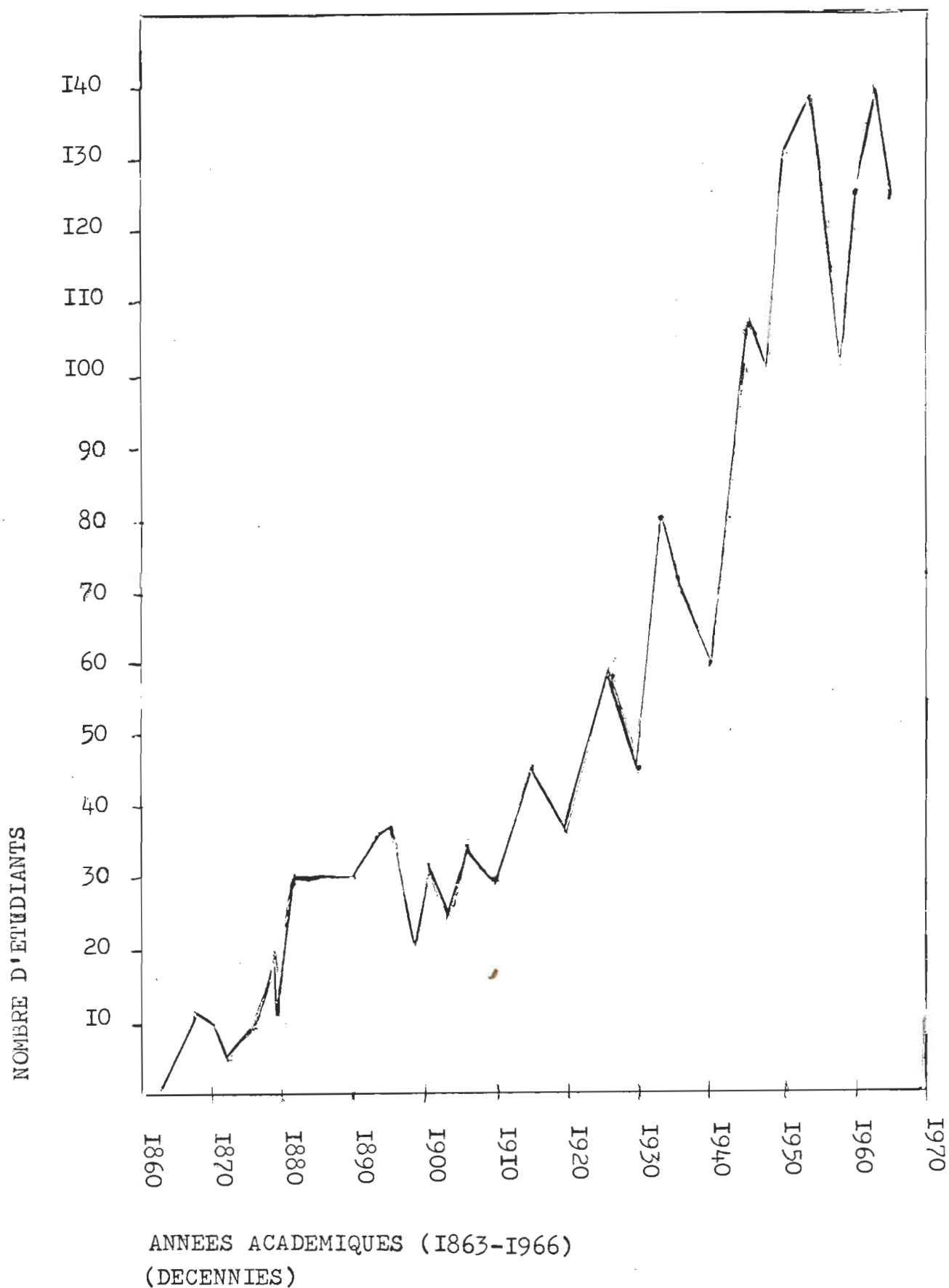
Année académique	Philo.I	Philo.II	Total
I9I9-20	I5	I7	32
I920-2I	20	I4	34
I92I-22	24	I8	42
I922-23	27	20	47
I923-24	30	22	52
I924-25	29	27	56
I925-26	29	23	52
I926-27	3I	26	57
I927-28	-	-	-
I928-29	26	27	53
I929-30	24	2I	45
I930-3I	28	25	53
I93I-32	29	2I	50
I932-33	43	34	77
I933-34	4I	39	80
I934-35	35	34	69
I935-36	35	33	68
I936-37	36	32	68
I937-38	40	32	72
I938-39	34	37	7I
I939-40	35	27	62
I940-4I	36	28	64
I94I-42	39	32	7I
I942-43	24	26	50
I943-44	47	20	67
I944-45	49	38	87
I945-46	64	42	I06
I946-47	48	48	96
I947-48	62	40	I02
I948-49	9I	45	I36

Statistiques étudiantes

Année académique	Philo.I	Philo.II	Total
1949-50	58	77	128
1950-51	74	65	139
1951-52	61	72	133
1952-53	66	55	121
1953-54	78	58	136
1954-55	63	65	128
1955-56	45	50	95
1956-57	58	41	99
1957-58	66	42	108
1958-59	76	47	123
1959-60	58	64	122
1960-61	75	50	125
1961-62	80	60	140
1962-63	69	64	133
1963-64	75	49	124

Sources numériques: Richard, Louis, Histoire du collège  
des Trois-Rivières, Trois-Rivières,  
1885, p. 519.

## DOCUMENT II-A

EVOLUTION DES CLIENTELES ETUDIANTES EN  
PHILOSOPHIE AU SEMINAIRE DE TROIS-RIVIERES  
1863-1966



## DOCUMENT NO. III

Circulaire de Monseigneur Louis-François Laflèche au clergé du diocèse de Trois-Rivières, le 20 décembre 1879 concernant l'encyclique Aeterni Patris

" Vous avez déjà lu dans les journaux l'admirable Encyclique que N. T. S. Père le Pape Léon XIII adressait à l'univers catholique le 4 août dernier, sur l'étude et l'enseignement de la philosophie. L'objet de cette lettre est surtout d'engager les évêque, le clergé et les fidèles en général qui s'occupent d'études sérieuses, à donner une attention toute spéciale à l'étude de cette science qui a tant de rapport avec la religion, et à la méthode à suivre dans son enseignement. Le Souverain Pontife les exhorte à propager et à défendre les saines doctrines de l'Eglise, en suivant la méthode et l'enseignement du Docteur Angélique, St-Thomas d'Aquin.

Cet illustre et savant pontife a sondé les plaies des sociétés actuelles, et il a trouvé que les erreurs philosophiques sont la cause la plus énergique de l'affaiblissement et même de la perte de la foi chez un grand nombre de chrétiens. Voilà pourquoi il s'efforce d'appliquer le remède à la racine du mal en ramenant la science philosophique dans les sentiers sûrs que lui avait tracés le génie des St-Pères dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, et les savants docteurs du Moyen-Age, dont le plus grand a joint à l'auréole de la sainteté le titre magnifique d'Ange de l'Ecole.

C'est pour avoir dévié de cette voie lumineuse de la philosophie chrétienne que les philosophes de l'époque moderne ont retombé dans toutes les aberrations de l'antique philosophie païenne, et sont arrivés par là à l'athéisme et même au plus grossier matérialisme.

Les professeurs de cette science dans les institutions de ce diocèse, et tous ceux qui en font l'Objet d'une étude spéciale pour eux-mêmes, ne manqueront pas, j'en ai la confiance, de se conformer fidèlement aux intentions du Souverain Pontife, puisque c'est à lui que Notre Seigneur Jésus-Christ

" a confié la charge de paître tout le troupeau, et les brebis et les agneaux. Ils s'appliqueront avec soin à bien saisir les véritables doctrines philosophiques de St-Thomas, à l'aide des auteurs qui les ont mieux approfondies, entre autre du Chan. San Severino, dont le savant Pontife a fait l'éloge l'année dernière et du Père Zigliara qui a été élevé à la dignité cardinalice, en récompense des services qu'il a rendus dans l'ensemble de cette science.

J'exhorte le clergé en général, et surtout ceux qui ont charge d'âmes, à consacrer une large partie de leur temps d'étude à l'acquisition de cette science, qui leur sera d'une si grande utilité pour l'exposition et la défense du dogme catholique, soit dans les instructions données en chaire, soit dans les catéchismes. Il faut donc veiller avec soin à ce que notre jeunesse studieuse soit imbue dans les écoles et ailleurs de ces saines et salutaires doctrines, afin qu'elle soit mieux préparée aux luttes qui l'attendent dans l'âge viril.

Vous lirez à votre peuple les parties de cette Encyclique que vous jugerez le plus à sa portée en accompagnant cette lecture des commentaires convenables."

(Laflèche, Louis-François, Mandements,  
circulaire no. 88, 1879, pp. 300-302)

Note sur le volume de M. Yvan Lamonde, La philosophie et son enseignement au Québec, 1665-1920, Montréal, Hurtubise HMH, Coll. Cahiers du Québec, 1980, 271 p.

Au moment d'aller sous presse, nous apprenions la parution du volume de M. Yvan Lamonde sur l'enseignement de la philosophie au Québec pour la période 1665-1920. Cet ~~ou-~~  
~~vrage~~ est évidemment le bienvenu puisqu'il comble une lacune. Nous n'avions pas encore une histoire très élaborée de la philosophie telle que pratiquée sous le régime français et le début du XIX<sup>ème</sup> siècle en particulier.

Cette étude recoupe en partie certains aspects de notre mémoire de maîtrise qui se situent en parallèle de ce travail. Le livre de M. Lamonde se veut une rétrospective globale de cette période de notre histoire philosophique qui se révèle très intéressante et généralement bien documentée. Nous voudrions par la présente note apporter quelques précisions et remarques supplémentaires, question de compléter cette importante étude.

Commençons par les précisions qui s'imposent dans l'ordre de lecture du volume de M. Lamonde. Nous avons relevé les quelques erreurs et oublis suivants: à la page 210, on donne le chiffre de 12 étudiants en philosophie senior au Séminaire St-Joseph alors qu'il y en avait en réalité 15 en 1919. En page 266, le tableau portant sur les professeurs ayant fait un séjour d'étude à Rome entre 1879 et 1920 oublie de mentionner le nom de J. Alfred Comtois qui étudie à Rome pendant l'année académique 1898-1899 (Annuaire du S.T.R., 1898-1899). Celui-ci

deviendra évêque de Trois-Rivières en 1934. En page 281, dans la bibliographie, partie I, section 6: Registres de Académies...etc, on omet de dire la fin des travaux de l'Académie Saint-Thomas d'Aquin en 1962. Enfin, dernier détail, en page 287, toujours dans la bibliographie, section "Presse périodique", il y aurait eu lieu de mentionner le journal "Le Bien Public" (1911- ) qui faisait un compte-rendu de la vie du collège trifluvien.

Venons-en aux remarques plus générales. Il nous aurait semblé important que l'étude de M. Lamonde ait insisté davantage sur le rôle de Mgr Laflèche dans le développement de la pensée philosophique du 19<sup>ième</sup> siècle. Son nom n'est mentionné qu'une seule fois, soit en page 119. On a qu'à se rappeler que celui-ci a été professeur de philosophie à Nicolet (1856-58), évêque de Trois-Rivières de 1870 à 1898, et président de la corporation du Séminaire en 1874, collège qu'il a entouré de ses soins et auquel il a imposé les manuels de philosophie thomiste de Balmès et de Sanseverino tout en étant un fervent promoteur et collaborateur du renouveau thomiste amorcé par le Séminaire de Saint-Hyacinthe dès 1874.

L'étude de M. Lamonde aurait pu scruter de plus près le travail des Académies et cercles littéraires des collèges classiques, puisque ces cercles ont représenté des lieux d'expression et de discussion très fréquentés au sein des institutions au cours de la fin du 19<sup>ième</sup> siècle et au début du 20<sup>ième</sup> siècle. Il est bien évident que son étude

ne pouvait pas englober de façon minutieuse toutes les activités de ces cercles puisque cela aurait alors constitué une somme de travail immense qui pourrait être étalée dans une recherche ultérieure, mais cela aurait pu fournir une image plus circonstanciée du contexte où la philosophie avait à évoluer. Les Académies de collèges ont longtemps constitué au Québec le mode d'insertion public de la philosophie.

Sur le plan institutionnel, cette étude aurait dû serrer de plus près les implications de la Bulle pontificale Inter varias sollicitudines du 15 avril 1876 qui donnait l'érection canonique à l'Université Laval tout en rattachant la succursale montréalaise à son autorité. Cette Bulle impliquait aussi dans une certaine mesure que l'enseignement et les programmes de l'Université Laval tombaient sous la surveillance du Cardinal Préfet de La Propagande à Rome. Celle-ci renforçait alors son autorité sur les écoles et universités catholiques tout en servant à préparer l'Encyclique Aeterni Patris en 1879. Cette mesure administrative préparait la romanisation de la philosophie et l'imposition progressive du thomisme dans l'univers intellectuel catholique.

# INDEX DES NOMS CITES

## A -

Albert le Grand, saint, 95  
 Aquin, saint Thomas d', 31, 61  
 62, 76, 77, 82, 90, 95, 108,  
 116

## B -

Balmès, Jaime de, 60, 71  
 Bastien, Hermas, 2, 7  
 Beauregard, Lucien, 48  
 Bonaventure, saint, 95  
 Bordeleau, Jean-Albert, 53, 54,  
 56, 57  
 Bonald, Louis de, 30,  
 Bossuet, 108  
 Brodeur, Jean-Paul, 23  
 Buzetti, Vincenzo Benedetto, 30

## C -

Cauchy, Venant, 24  
 Chabot, Marc, 71  
 Chardin, Teilhard de, 63  
 Chartier, Louis, 53, 54, 56  
 Cloutier, Emile, 86, 122,  
 Cloutier, Léo, 79  
 Comtois, Mgr J. Alfred-Odilon,  
 53, 57, 66, 67, 92, 103, 105,  
 122

## D -

Desaulniers, François-Lesieur, 44,  
 48  
 Désaulniers, Isaac-Lesieur, 44, 48  
 De Mun, Albert, 56  
 Dugré, Alexandre, 85  
 Dumont, Fernand, 11, 18, 19, 23,  
 24, 38, 39, 48  
 Dupont, Pierre-Emmanuel, 53  
 Durand, Louis, 65, 72

## E -

Eid, Nadia-Fahmy, 47

## F -

Faillon, Louis, 56, 59  
 Falardeau, Jean-Charles, 4, 7, 13,  
 23  
 Ferland, J.B., 75  
 Foucher, Louis, 47  
 Fournier, Marcel, 13, 23

## G -

Garibaldi, 34  
 Gauthier, Mgr Georges, 14  
 Gélinas, Jules, 53, 54, 56  
 Gérin-Lajoie, Antoine, 75  
 Gioberti, Vincenzo, 61  
 Grenier, Mgr Henri, 61

## H -

Houde, Roland, 24

## J -

Jaspers, Karl, 115

L -

Laflèche, Mgr Louis-François, 50,  
60, 61, 71, 72, 94, 95, 108, 116,  
117.  
Laflèche, Téléphore, 55,  
Lamennais, Félicité de, 30,  
Lamonde, Yvan, 47  
Landry, J.A., 55  
Léon XIII (Joachim Pecci), 31, 35,  
46, 47, 75, 108, 110  
Lénine, Vladimir-Oulianov, 89  
Liberatore, Matteo, 30  
Lortie, Stanislas-Alfred, 61, 62

M -

Malebranche, Nicolas, 61  
Marcotte, Hector, 53, 56, 66  
Marie-Augustin, Père, 72  
Maistre, Joseph de, 30,  
Maritain, Jacques, 88  
Marx, Karl, 89  
Mayrand, Ovide, 122  
Mélançon, Albani, 56  
Mercier, Card. Désiré, 108  
Moreno, Garcia, 82, 108, 109

O -

Ozanam, Frédéric, 82, 108, 109

P -

Panneton, Georges-Elisée, 55, 76  
Paquet, Léonce, 48  
Paquet, Mgr Louis-Adolphe, 2, 7,  
43, 84, 121, 123  
Paquet, Louis-Honoré, 43  
Partikian, Pierre, 71  
Pecci, Joachim (Léon XIII), 75  
Pie XI, 71, 108  
Plante, Hermann, 121

R -

Richard, Louis, 45, 52, 56, 76, 121  
Robert, Arthur, 61, 62, 72  
Roy, Mgr Camille, 48  
Rousseau, Louis, 71

S -

Sanseverino, Gaetano, 31, 60, 65, 71

T -

Taparelli, d'Azeglio, Luigi, 30  
Tessier, Mgr Albert, 79, 84, 93,  
118  
Thibault, Pierre, 23, 29, 32, 34,  
47  
Thonnard, P., 62  
Tongiorgi, Salvatore, 43

V -

Veuillot, Louis, 82, 87, 109  
Villeneuve, Card. Jean-Marie  
Rodrigue, 89, 108

W -

Wulf, Maurice de, 62